



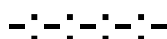
LE CERCLE FREUDIEN

10, passage Montbrun
74014 Paris

www.cerclefreudien.org
cerclefreudien.asso@gmail.com

DANS LE SILLAGE D'ANDRÉE LEHMANN

Journée d'étude du Cercle freudien
20 janvier 2024





Sommaire



Argument		p. 7
Ouverture		
- P. Boismenu		p. 9
Une psychanalyste dans la cité : regards croisés		
- D. Lévy	Qui était Andrée Lehmann ?	p. 13
- P. G. Kopp	Ma marraine	p. 17
- G. Llabador	Hommage	p. 21
- C. Rabant	Hommage	p. 25
- Fl. Reznik	A. Lehmann à Écart-psy...	p. 27
L'analyste en institution : l'inconfort		
- X. Fourtou	L'archipel des Açores	p. 31
- A. Joos de Ter Beerst	L'inconfort	p. 35
- G. de Decker	Hommage	p. 41
- A. Deniau	Une missionnaire de la psychanalyse	p. 43
- D. Epstein	L'analyste : un équilibriste...	p. 47
L'analyste, la parole, le corps		
- G. Dana	Andrée	p. 53
- D. Razavi	La reine d'Esches...	p. 55
- J. Olier	Hommage	p. 59
- C. Vanier	L'analyste, la parole, le corps	p. 61
- J.-P. Basclat	Hommage	p. 65
Transmettre		
- J.-P. Lebrun	Hommage	p. 73
- M. Pesenti-Irrmann	Hommage	p. 75
- J. Sédat	À la mémoire d'Andrée	p. 79
Bibliographie des textes d'Andrée Lehmann		p. 82

Argument

"Résistante dès l'âge de 17 ans, citoyenne engagée, témoin de l'histoire du mouvement analytique, Andrée Lehmann, contemporaine des premiers psychanalystes en France, décide de rejoindre Jacques Lacan en 1952. En 2023 elle aurait eu 100 ans.

Andrée Lehmann s'est attachée à ce que l'acte analytique puisse advenir quel que soit le lieu d'exercice de l'analyste. Elle fut l'une des premières psychanalystes à soutenir la dimension de l'inconscient à l'hôpital, notamment en oncologie. Avec un profond respect pour les équipes soignantes, elle a su ne rien céder sur l'essentiel et témoigner de l'éthique de la psychanalyse en institution.

Combattante, fidèle à ses engagements comme à ses amitiés, Andrée Lehmann nous a transmis tant ses exigences de rigueur que son enthousiasme, nous engageant à ne jamais céder sur notre désir d'analyste quelles que soient les circonstances. Cette journée lui rend hommage.

Aujourd'hui, dans un monde saisi par la gouvernance comptable, les psychanalystes ont plus que jamais à soutenir les processus de subjectivation au sein des institutions. Comment, sur les traces d'Andrée Lehmann, relevons-nous ce défi ?"

*

Ouverture

P. Boismenu

Nous sommes là pour rendre hommage à Andrée, Andrée Lehman, membre du Cercle freudien, qui nous a quittés il y a deux ans, après une longue vie où l'action et la pensée se sont nouées étroitement à l'attention aux autres en grande difficulté, depuis les moments tragiques des années quarante et sa participation à la Résistance, jusqu'à son engagement pionnière comme psychanalyste dans les services de cancérologie. D'autres que moi ont plus titre à en parler au cours de cette journée, qui ont eu l'occasion de la côtoyer, de travailler avec elle et d'apprendre auprès d'elle. Je l'ai personnellement peu connue, malheureusement, du fait d'un écart générationnel et d'un éloignement géographique. Aussi, je vais très vite passer la parole à celles et ceux, nombreux, qui ont eu la chance et le privilège d'en connaître l'éthique exigeante et en particulier les apports à la clinique analytique dans ce milieu médical qui n'offre pas a priori des conditions évidentes à son exercice mais où elle a su y inventer une place singulière, et en théoriser quelque chose susceptible de se transmettre à travers de nombreux articles, et un rassemblement de textes paru en 2014 chez Eres : *L'atteinte du corps*.

Merci à Andrée pour ce livre qui m'a soutenu et éclairé à diverses occasions. Comme beaucoup d'entre vous sans doute, j'ai eu en analyse des patientes, femmes surtout, qui ont traversé des épisodes où le cancer indésirable s'est invité, l'une particulièrement qui l'a « déclenché » comme on dit en cours d'analyse (cancer du sein), que j'ai donc suivie dans tous ses stades, avant, pendant et après. Et j'ai pu, tout en l'accompagnant dans l'actuel de cette épreuve vérifier une des élaborations essentielles d'Andrée : que ces atteintes graves au corps peuvent, avec l'écoute analytique, donner l'occasion d'une recrudescence de travail psychique, en l'occurrence faire revenir en mémoire des épisodes infantiles traumatisants qui jusqu'ici étaient parfaitement refoulés, ce qui a ouvert vers une autre vie. Je n'en dirai pas plus, ce n'est pas le lieu, et l'analyse est encore en cours.

Merci aussi à l'équipe qui a beaucoup travaillé pour préparer cette journée, Danièle Lévy, Danièle Epstein, Anne Joos, Isminie Mantopoulos, etc... Je ne les cite pas tous, que les autres m'excusent, vous les reconnaîtrez au fur et à mesure de la journée.

Pierre Boismenu

Psychanalyste à Limoges et à Paris

*

Une psychanalyste dans la cité
Regards croisés

Qui était Andrée Lehmann ?

Danièle Lévy

Andrée Lehmann, née en 1924, décédée à la fin de 2023, était une Alsacienne. Elle était née à Gundershoffen, un bourg du nord de l'Alsace situé à une cinquantaine de kilomètres de Strasbourg. Cette région du nord de l'Alsace est riche en ressources naturelles, en traditions culturelles et ... en guerres, franco-prussiennes puis franco-allemandes. À dix kilomètres de là, en 1870, la bataille de Reichshoffen est restée célèbre pour les exploits des cuirassiers français, 15 000 morts. Un humoriste alsacien la commentait ainsi : « C'est de là que viennent les conserves Olida ! ». Les charcuteries Olida sont connues dans toute la région.

Les Lehmann étaient une famille aisée. Le père d'Andrée, Moïse Lehmann, dirigeait une entreprise de matériaux de construction. Sa mère, Renée Bloch, est décrite comme une personne élégante et exigeante. Andrée avait un frère, Jean-Paul qui prit la succession de l'entreprise paternelle.

Je ne sais pas si la petite Andrée fréquenta une école juive, mais elle assiste à des cours de Talmud-Tora et acquiert des notions d'hébreu. Donc, trois langues : français, allemand, hébreu. Les Lehmann n'étaient guère pratiquants mais Andrée a toujours affirmé son identité juive. Ils étaient patriotes. Le père, militaire de réserve avait contribué à l'édification de la ligne Maginot. Il était le maire du village. Andrée est inscrite aux éclaireurs, les scouts protestants, qui même en cette période accueillent des juifs parmi eux. Cette formation-là décidera bientôt de son avenir.

Dès l'âge du collège, le chauffeur venait chercher les enfants pour les conduire à Haguenau, la cité fortifiée voisine dont sont issus plusieurs futurs analystes, dont René Lebovici qui deviendra président de l'IPA (*International Psychoanalytic Association*). Plus tard, ils prendront le train en groupe pour se rendre au Lycée à Strasbourg. Jean-Paul était un garçon turbulent, Andrée plutôt bonne élève s'intéressait aux savoirs et appréciait les bons professeurs.

En 1938, elle a 15 ans. L'année suivante survient la guerre. C'est la débâcle, il est urgent de mettre tout le monde à l'abri. Toute la famille, y compris le chien, embarque dans la belle auto (Hispano ?) du père. Mais les devoirs civils et militaires de ce dernier l'obligent à retourner à Gundershoffen. Andrée et son frère Jean-Paul sont envoyés chez des grands-parents à Nîmes. Conduits par le

chauffeur Edouard, ils passeront la ligne de démarcation cachés dans le coffre de l'Hispano, la peur est commencée. Après la guerre, ils retrouveront Edouard par miracle, mais chercheront longtemps le chien disparu.

Enfant cachée à Nîmes, Andrée s'inscrit au lycée et passe son bac. Elle n'a guère de nouvelle de ses parents. Quant aux grands-parents nîmois, la grand-mère est hospitalisée et le grand-père tombe malade. Andrée, 16 ans, sera seule avec lui quand il mourra. Restés en Alsace, les parents d'Andrée seront déportés dès 1942. Elle ne sera informée que par hasard de leur arrestation. Ils ne reviendront pas.

Une famille de médecins l'accueille à Toulouse, elle pense à des études de médecine. Mais voilà que la guerre est finie. Que faire ? La seule parente qui lui reste, une tante qui ne s'intéresse guère à elle, a émigré aux Etats-Unis. Andrée décide de retourner à en Alsace.

A Strasbourg elle découvre une ville ravagée. La vie est difficile et elle n'a plus rien. Elle n'y rencontre qu'une personne de connaissance, la mère de Lucien Israël, le futur psychiatre qui deviendra psychanalyste et introduira la psychanalyse dans cette ville. Cette femme généreuse lui propose de l'héberger : « Quand il y a pour deux, il y a pour trois ». Dans son village de Gundershoffen, une camarade de classe l'accueille par un : « Ce sont toujours les mêmes qui s'en sortent ! ». Andrée s'en sortira. On lui conseille des études d'allemand, elle choisit la psychologie à Strasbourg. Elle retrouvera plus tard un camarade d'école nommé Serge Leclair qui commence alors sa médecine.

Que s'est-il passé pendant la guerre ? l'essentiel : Andrée a rencontré la Résistance. Elle y devient agent de liaison, ce qui veut dire qu'elle se déplace incessamment sous un faux nom dans des lieux inconnus, parfois à bicyclette, très souvent en train, toujours en danger d'être arrêtée. Elle se refusera désormais à prendre le train. Les connaissances acquises dans le scoutisme seront utiles à sa vie clandestine : par exemple, utiliser une boussole en terrain inconnu, se cacher, se déplacer sans laisser de traces. Rencontrer subrepticement des inconnus pour leur transmettre des messages secrets et repartir aussitôt vers une nouvelle destination inconnue. Cette période de sa vie ne peut pas être racontée, il s'agit d'une parenthèse qui ne peut être historicisée. L'habitude de la clandestinité laissera des traces dans sa vie ultérieure, elle saura tenir sa langue tout en parlant beaucoup et reconnaîtra plus tard que la clandestinité est une jouissance à laquelle il est difficile de renoncer.

Un des professeurs de psychologie à l'Université de Strasbourg se nomme Daniel Lagache. Dès les années 49, il l'incite à partir pour Paris et lui promet de l'aider, ce qu'il fera. Le signifiant psychanalyse attirait Andrée depuis longtemps, Lagache l'introduit dans ce milieu. Elle va peu à peu y trouver sa place, commence une psychothérapie avec un psychanalyste de la SPP (Société psychanalytique de Paris), la seule société de psychanalyse existant alors depuis 1926. Andrée y est acceptée comme candidate en formation vers 1951. Un membre titulaire de la SPP nommé Jacques Lacan y conduisait déjà un séminaire très suivi parmi les élèves. Andrée Lehmann a le sentiment de retrouver là « la vraie psychanalyse », alors que les membres de la SPP lui paraissent inutilement formalistes. Lacan estime que les traductions des textes

de Freud sont à refaire, Andrée est une des rares élèves à pouvoir lire Freud en allemand.

C'est pourquoi, lorsque les questions de la formation et de l'habilitation des psychanalystes entraînent la première scission survenue dans le mouvement psychanalytique français, elle se range du côté lacanien. C'était l'aventure, dit-elle, nous renoncions à la légitimité conférée par l'Association internationale fondée par Freud et réinventions la psychanalyse avec Lacan, non sans nous guider aussi sur notre propre expérience de la découverte de l'inconscient.

Inscrite dès le début à l'École freudienne fondée par Lacan en 1953, elle lui restera fidèle à travers scissions et incompréhensions. Elle n'est pas une théoricienne. C'est toujours sur son expérience de l'analyse qu'elle s'appuie, celle de la singularité du sujet en proie aux pulsions inconscientes et aux angoisses qu'elles suscitent.

Lorsque en 1975 des oncologues de l'Institut Gustave Roussy à Villejuif spécialisés dans les cancers du sein et effrayés par l'intensité des réactions des femmes au cancer et à ses traitements (mastectomies, chimiothérapies invalidantes), lui proposent de venir travailler avec eux, Lacan la pousse à accepter. Très peu de psychanalystes à l'époque prennent ce risque. Elle passera plus de 15 ans dans ce service, élaborant une clinique spécifique et multipliant les conférences à l'étranger. Alors que tout le monde s'interrogeait sur une origine psychique des cancers, elle récusait cette problématique sans issue pour se concentrer sur le concret : les répercussions psychiques de la maladie. Elle ne tarde pas à constater que les équipes soignantes elles aussi se sentent souvent désorientées, elle apprendra à les écouter et à leur parler. Il en résultera un livre à la fois très simple et magistral : *L'atteinte du corps*, publié en 2014 chez Erès. Elle y montre que le diagnostic de cancer, avec la perspective de souffrances et de mort qu'il induit, est toujours un choc qui défait les liens entre le psychisme et le corps. Seules face à ce malheur, bien des femmes éprouvent le besoin d'en parler. Un travail psychique souvent long et difficile s'entame alors. Avec ou sans psychothérapie, les femmes sont amenées à repenser leur histoire en prenant en compte l'insupportable nouvelle donnée.

Le travail et la pensée d'Andrée Lehmann ont modifié l'approche du cancer tant pour les malades que pour leurs proches et pour les soignants. Ils ont aussi influé sur les progrès de la médecine dans la prise en charge des malades atteints de maladies graves. Par exemple, Andrée approuvera, après réflexion, le projet de reconstructions mammaires porté par l'un des chirurgiens du service. L'équipe de ce même service a obtenu non sans mal que les reconstructions soient prises en charge par l'assurance-maladie (est-ce toujours le cas ?). Cette possibilité d'une réparation partielle des dégâts causés par la maladie et ses traitements a depuis fait son chemin, même si tous les services ne la mettent pas en pratique.

Danièle Lévy
Psychanalyste à Troyes et à Paris

Ma marraine

Pierre-Guillaume Kopp

Andrée Lehmann était ma marraine.

Mes parents avaient fait un choix un peu particulier. Ils m'ont fait baptiser protestant, et m'ont donné un parrain catholique et une marraine d'origine juive. Leur seul point commun: les deux étaient alsaciens, comme la famille de ma mère.

J'ai donc connu Andrée depuis ma naissance. En préparant cette petite intervention je me suis demandé : que me reste-t-il de ce parrainage ?

Étant le seul filleul d'Andrée, j'ai - je ne vous le cacherai pas - évidemment été gâté. Mais le plus grand cadeau a été la manière dont elle m'a accompagné à travers ma jeunesse, mon adolescence et en tant qu'adulte.

En essayant de regrouper le foisonnement de souvenirs, je centrerai mon témoignage autour de quatre thèmes.

Le Souvenir sera sans hésitation mon premier point. Andrée parlait beaucoup d'Histoire, de son Histoire. Elle n'était pas banale, en effet.

L'évènement marquant de sa vie fut la Deuxième Guerre mondiale. Probablement tous ceux qui l'ont connue l'auront entendu parler de cette époque. En quelques années elle a vécu, on pourrait presque dire plusieurs vies. Il y a la déportation de ses parents, ses engagements pendant la guerre, son retour à la vie „normale“ entre guillemets.

Personnellement il y a une question qui m'a souvent fait réfléchir.

Je lui ai demandé plusieurs fois pourquoi sa famille n'était pas parti plus tôt et surtout plus loin. Grandissant dans un contexte aisé et ayant accès à l'information - cela aurait pu être possible.

La réponse était relative simple. La question ne s'était pas vraiment posée, car les grands-parents n'étaient plus en mesure de voyager et surtout son père se sentait une responsabilité envers ses employés et sa commune de Gundershoffen. Il avait contribué au développement de la ligne Maginot et avait, étant né dans une Alsace allemande, renvoyé son uniforme de l'armée allemande en 1933. Mais partir aux Etats-Unis, par exemple, la question ne se posait pas. Par honneur, par fierté, par sens de responsabilité. Des mots rares aujourd'hui.

Pendant la guerre Andrée a participé, via le scoutisme, à la Résistance. Son nom de guerre était Lamirand, mais on l'appelait la Môme.

Elle avait une manière complètement non-héroïque d'en parler. Je pense que ses faits de guerre à eux seuls lui auraient valu la légion d'honneur, mais elle aura attendu 2016 pour la recevoir. Lors de la remise, elle expliqua qu'elle et ses camarades s'étaient fait la promesse de ne pas accepter d'honneurs en mémoire de ceux qui n'avaient pas survécu et qu'elle l'avait finalement accepté afin d'entretenir le souvenir. Elle choisira la mairie d'Esches pour la remise, car cette commune de l'Oise fut le lieu de son engagement citoyen. Tout le village y fût invité.

Elle n'évoquait pas le souvenir pour rappeler des temps meilleurs, mais plutôt dans un contexte de réflexion sur le présent.

Cette attitude par rapport à l'histoire et au souvenir lui permettait, à mon avis, de vivre dans son temps. Ce sera mon deuxième point :

La modernité.

Andrée a toujours fait partie des modernes et pas des anciens.

À la pointe même du progrès parfois :

J'ai longtemps précieusement gardé un porte-documents en faux cuir siglé Air France contenant du papier à lettre à l'effigie des héros de l'aviation qu'elle m'avait ramené après un déplacement professionnel à la fin des années 80 lorsque qu'un institut de recherche américain lui avait pris le billet en Concorde.

Elle était en avance par rapport à son utilisation des ordinateurs. Restant fidèle aux Macintosh. Elle n'aura raté aucun développement technologique : cassettes VHS, minitel, répondeur-fax, basculement de ligne téléphonique, internet. Si ses yeux ne lui avaient pas posé autant de soucis, elle aurait eu un iPhone. Nous en avons parlé plusieurs fois, le fait de pas pouvoir en utiliser un la contrariait.

Le métier qu'elle avait choisi était lui aussi moderne. Il sera au cœur des débats d'aujourd'hui.

Et si elle n'avait pas été psychanalyste, elle aurait voulu devenir architecte. Le goût et la qualité de l'agencement de son appartement parisien et de sa maison de campagne en témoignait. Mais elle était là aussi résolument moderne : exit le Louis XVI franchouillard qui fait la fierté des bourgeois. Elle avait uniquement gardé la carcasse d'un fauteuil 18ème qu'elle avait récupéré après la guerre chez ses parents. Elle y avait placé des plantes vertes.

En ce qui concerne les chaises tulipes Knoll qui faisaient également parties du mobilier du restaurant Le Vivarois tenu par Claude Peyrot, dont elle avait soutenu l'activité avec Louis Beirnaert et chez qui dînait souvent Jacques Lacan, je ne sais pas si elle les avait vues là-bas pour la première fois ou si c'est l'inverse. J'aurais dû lui demander.

Les restaurants sont un lieu qui célèbrent...

La Convivialité, qui sera moi troisième point. Andrée aimait aller au restaurant pour y manger des plats qu'on ne prépare pas soi-même. Sûrement les huîtres,

aussi pour des raisons de sécurité. Elle était aussi courageuse que prudente. Il y avait d'autres plats qui n'avaient rien à chercher au restaurant et qui étaient destinés à une préparation casanière. Le poulet rôti, par exemple.

Mais sa table était surtout aussi lieu de débat. On y parlait beaucoup de politique. Elle soulignait son ancrage à gauche. Même si je crois qu'elle n'a jamais été membre d'un parti.

Elle cherchait dans chaque homme ou femme politique le côté positif. Elle n'était pas insensible au charisme. Elle avait du respect pour les technocrates au sens positif du terme et leur expertise. Elle démasquait assez rapidement les opportunistes.

Ces échanges de points de vues et discussions l'animaient. C'était son élixir.

Un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur était celui des rencontres d'étudiants franco-allemands qui avaient lieu immédiatement après la fin de la guerre et auxquelles elle avait participé. Cette envie et cette recherche de réconciliation m'a toujours étonné. Mais pour Andrée, c'était une évidence. C'était sa manière d'interpréter et de mettre en œuvre le « plus jamais ça ».

Je n'oublierai pas non plus, et je terminerai par là :

Sa bienveillance.

Andrée était toujours à l'écoute. Littéralement. Son téléphone n'était jamais loin, souvent jusqu'à tard dans la nuit. Une des expressions qu'elle utilisait souvent était: faire la part des choses.

Vu son métier et sa formation, elle avait bien évidemment une manière habile de donner des conseils. Elle ne m'a quasiment jamais dit ce que je devais faire ou vers où m'orienter.

La précarité des années de guerre lui donnait peut-être malgré tout une tendance à encourager des formations qui ont des débouchés et des choix professionnels solides. Elle ne s'identifiait pas avec la société de divertissement; le travail était pour elle une valeur centrale.

Pas simple à caser, Andrée, témoin de l'Histoire avec un grand H. Avec un pied dans le passé et un pied dans l'instant présent.

Elle m'aura appris l'importance de connaître et de comprendre l'histoire, à adopter et assimiler le progrès, à toujours être ouvert envers les autres aussi différents qu'ils puissent être, et sa recette de soufflé au fromage.

Merci Andrée.

Pierre-Guillaume Kopp

*

Hommage

Géraldine Llabador

Contrairement à beaucoup d'entre vous, je ne connais pas Andrée depuis « si » longtemps que ça. 10 ans. C'est le temps que nous avons passé ensemble. 10 ans d'échange. 10 ans d'échanges quasi quotidiens, sous différentes formes : les rendez-vous chez elle une à trois fois par semaine, le téléphone que de mon point de vue elle « adorait », les mails, avec lesquels elle se débrouillait véritablement comme une cheffe. (Andrée était quelqu'un d'éminemment moderne. J'y reviendrai peut-être.) 10 ans qu'il est pourtant bien difficile de résumer tant ils ont été riches et intenses.

J'ai rencontré Andrée un après-midi d'automne en 2011. Une certaine Anne Joos, ici présente, qui s'exprimera un peu plus tard dans la matinée, et que nous apprécions fort toutes les deux, Andrée et moi, nous avait mises en contact. Andrée cherchait quelqu'un/quelqu'une avec qui elle pourrait travailler, qui pourrait l'aider à compenser un peu ses difficultés visuelles (le nombre de livres que nous avons lus ensemble !), et à aller un peu plus vite dans certaines choses qui devenaient parfois difficiles pour elle. Je l'ai ainsi assistée à la rédaction de son livre, en assurant une part de la coordination générale et de la mise en forme, puis de la (des ! nombreuses !) relecture. Je l'ai également assistée à la rédaction de toutes ses interventions qui ont suivi : présentation du livre, mais aussi prises de parole diverses. Je rédigeais ses plans, faisais office de répétitrice, proposais des transitions... Par la suite, je l'ai également aidée pour tout un tas d'autres choses. De manière à ce que, bien que ça n'ait jamais été formulé de cette manière, je crois pouvoir dire sans trop hésiter que j'ai été pendant 10 ans ce que l'on appelle l'« assistante personnelle » de Andrée Lehmann.

« J'ai pensé que vous pourriez vous entendre. », m'avait alors dit Anne. Eh bien tu ne croyais pas si bien dire, Anne : nous nous sommes « entendues ». Je ne vais pas faire l'affront à un public comme vous d'ajouter : « entendues, dans tous les sens du terme ». Ah ben si ! je viens de le faire... Un peu effrontée, par moments, la Géraldine, un peu tenace, un peu qui a beaucoup besoin de formuler parfois l'évidence, voire de la souligner, de la surligner même. Autant de traits de caractères si différents entre nous, et là je parle à nouveau d'Andrée, qui nous agaçaient tant l'une l'autre à l'occasion, et qui nous rassuraient aussi tellement l'une l'autre, au bout du compte. Car nous nous connaissions. Andrée était si discrète dans sa présence ferme, si fine, si subtile, si économe dans

certains de ses propos... Mais avec les années qui ont passé, elle me demandait de plus en plus souvent, et à propos de tout : « Dites-moi ce que vous en pensez svp. Dites-moi franchement. Ne prenez pas de gants. » (sous-entendu pour moi : « ...comme vous savez si bien le faire, de ne pas prendre de gants, y compris à des moments où ça n'est pas très approprié... », mais aussi « je sais que vous prenez des gants avec moi »).

Les dernières années de sa vie, Andrée me parlait aussi très souvent des quelques patients/patientes qui continuaient inlassablement à venir la voir chez elle, à son cabinet. Elle s'inquiétait particulièrement pour deux d'entre eux/elles. Elle me rapportait quelque chose de ces séances (j'étais souvent chez elle à ces moments-là, dont je « profitais » pour essayer de travailler un peu pour moi, de faire avancer mes dossiers, dans la pièce à côté de celle où elle recevait...), et elle me demandait après chaque séance (ou presque) ce que moi j'en entendais, ce que j'aurais fait...etc.

Je n'ai pas compris tout de suite. « Mais elle sait parfaitement (!) que je viens tel jour, de telle heure à telle heure, depuis toutes ces années. On dirait qu'elle choisit de programmer ses séances avec ses patient.e.s aux moments où je suis là. », me disais-je alors. Les premières fois, ça m'a même paru complètement absurde. Dans le sens où je ne pouvais pas envisager une seconde que je puisse apporter autre chose à Andrée Lehmann que du « service », presque matériel j'entends. Et puis au fil des mois j'ai pu commencer à me dire que, au-delà d'une demande de sa part qui était réelle à mon avis, elle continuait certainement à me transmettre quelque chose. Comment c'est déjà ? « On s'autorise de soi-même... et quelques autres » ? Et quelle « autre » ! cette Andrée.

Par ailleurs, je commence également à comprendre que je suis loin d'avoir fait le tour de ses propos. De ces paroles sages, qui marquent, d'une part, et dont on peut refaire le tour beaucoup de fois, d'autre part. On y revient, dans des circonstances diverses, et on est susceptible d'y entendre de nouvelles choses à chaque fois, à chaque passage, à chaque boucle. (Car oui, nous faisons des boucles. Nous bouclons. Ses boucles à elle rétrécissaient un petit peu, avec les années, à mesure que les miennes s'agrandissaient encore. Merci Andrée.)

Plus le temps passe et plus je suis émue en repensant à ces échanges. Des échanges si riches. Si modernes. Tous azimuts. Andrée s'intéressait à tout. Je ne vais donc pas vous raconter nos innombrables échanges de recettes de cuisine, de goûts de la mode, nos discussions cinématographiques, ni la manière dont, avec le temps, nous échangeions à propos de nos problématiques intimes et familiales, même si je peux dire aujourd'hui tout simplement que Andrée était pour moi une amie.

Je ne vais pas vous parler du fait que Andrée avait exactement le même âge qu'une de mes grands-mères, qu'elles sont nées à quelques petits kilomètres l'une de l'autre, et qu'elles ont toutes les deux participé au mouvement de la Résistance, même si ma grand-mère était engagée d'une autre manière. (Elle a pris beaucoup moins de risques, et se trouvait dans une situation tout à fait différente - elle entrait en Fac de médecine au début de la guerre, en 1940.) Pour dire les choses simplement, ma famille maternelle (donc, puisque c'est d'elle

dont il s'agit) a eu très faim, très froid et très peur en cette période, et parmi les « intellectuels de gauche » qui avaient tenu à rester à Paris, mais aucun de ses membres n'a été directement menacé. De grosses frayeurs lors du transport de messages roulés dans des ourlets... mais jamais pris, jamais arrêtés. Bref : cette guerre-là n'aura vu personne de ma famille disparaître. Mais disons qu'Andrée et moi avons tout de même bien des choses à nous raconter... Nous avons un projet de livre d'ailleurs, autour de sa vie. Que nous n'avons pas eu le temps de mener à bien.

Je ne vais pas non plus vous parler de nos séances de partage de musique, avec des disques, avec des notes, avec des mots... Je vous en exprimerai quelque chose de supplémentaire au fil de la journée au travers des instruments que j'ai pris avec moi, et avec mon compagnon Guillaume, mon soutien sans faille, qui me fait la joie et l'honneur d'être présent aujourd'hui.

Toutes ces « belles » dénégations ont ainsi largement entamé mon temps de prise de parole. (Tiens ?!, je me souviens tout à coup que « L'Entame du Corps » était le titre initial qu'elle aurait aimé donner à son ouvrage... nous l'avons longtemps appelé, entre nous, « L'Entame »). Je souhaite toutefois dire quelques mots, une ou deux pensées très simples, de la Andrée dans un positionnement politique, et de la Andrée dans un positionnement psychanalytique. Tout du moins, bien entendu, de la manière dont je perçois ces engagements, la manière dont je me les représente, ce qu'il m'en reste, d'indélébile.

Des engagements forts, pour le moins. Je dirai pour commencer et en guise de résumé, que Andrée est une des personnes que j'ai connues jusqu'ici qui avait le plus grand, le plus beau et le plus puissant sens de l'éthique. L'éthique comme un guide : le respect, respect de l'autre, respect de La Vie. Je crois que cette éthique guidait Andrée pour tout.

La haine a fauché une bonne partie de la jeunesse d'Andrée. Mon Dieu !, que je suis heureuse, dans un sens, que vous n'ayez pas été là Andrée pour entendre et vivre cette déclaration de guerre sur le sol ukrainien. (Entre autres événements récents...) Je me souviens parfaitement de où j'étais et de ce que je faisais au moment où j'ai appris que les premières bombes étaient tombées, et j'ai instantanément pensé à vous. Au fait que vous étiez « partie » (comme on dit) depuis peu... Ces pensées m'ont tiré une énorme larme.

Vous qui vous êtes battue toute votre vie dans le ferme espoir d'un « plus jamais ça », vous qui, de mon point de vue, avez comme mis de côté une part de l'« Au-delà du principe de plaisir » de notre précieux penseur et théoricien initiatique : en participant à de nombreuses rencontres franco-allemandes, notamment ; en ayant, là encore de mon point de vue, une sorte de foi intangible que si chacune et chacun de nous continuions à insuffler de la souplesse dans nos pensées, dans nos actes, de la créativité dans nos échanges et dans la prise en charge des souffrances de l'être humain, eh bien nous ne retomberions jamais aussi bas dans la ségrégation et ses mises en actes barbares... J'ai malheureusement eu bien du mal à partager l'intangibilité de cette croyance (?), et ce même si, et cela je le partage profondément et sans conteste, j'ai

également foi, fermement, au fait qu'il est important, nécessaire !, de continuer à « s'indigner », selon la formule de Monsieur Hessel, à résister, à inventer... à aimer. Andrée m'a beaucoup appris et beaucoup apporté sur ces points.

Enfin, je ne peux terminer cette prise de parole sans dire quelque chose à propos du contenu psychanalytique qu'elle m'a transmis : si riche, si intense, là encore, si varié, si fin, si précis. Andrée m'a en quelque sorte appris à travailler, à travailler « vraiment », avec rigueur. Ce que vous allez entendre par la suite au fil de cette journée en dira certainement long très long sur ce sujet, et avec des expériences beaucoup plus solides que la mienne. Aussi, je ne vais pas m'éterniser sur cette question, je ne vais pas risquer d'énoncer des choses si intéressantes « moins bien » que tout ce qui sera forcément dit plus tard. Mais tout de même : si je devais retenir et mettre en avant une phrase, une seule, qui m'a immensément éclairée et que je continue encore sans cesse d'explorer dans mes lectures et dans ma clinique, la voici. Elle met au centre de notre métier commun une notion éminemment importante. Andrée me disait régulièrement : « Être psychanalyste, c'est supporter la jouissance de l'autre. » « Pour être psychanalyste, il faut savoir supporter la jouissance de l'autre. »

Merci Andrée. Merci pour tout.

Géraldine Llabador
Psychanalyste à Paris et musicienne

*

Hommage

Claude Rabant

Andrée Lehmann fut la véritable marraine de mon entrée dans les milieux psychanalytiques.

Je lui dois mes tout premiers pas.

C'est elle qui m'a présenté à Lacan, et m'a soutenu en toute circonstance auprès de lui.

C'est elle qui m'a introduit comme formateur dans le petit groupe dissident des prêtres catholiques en quête de la parole analytique, groupe qu'elle avait constitué avec Louis Beirnaert, grand intellectuel Jésuite.

C'est elle qui m'a convié dans le séminaire régulier avec Louis Bernhardt, qui avait lieu chez elle, séminaire qui a continué des années plus tard, même après la disparition de ce dernier.

Sa maison à Esches avec mes épouses et mes enfants, toujours accueillante, fut un lieu de rencontres réjouissant et inspirant.

Je lui dois, la sérénité de ma toute première relation au champ lacanien

*Claude Rabant
Psychanalyste à Paris*

*

Andrée Lehmann à ECART-psy : une transmission en acte.

Florence Reznik

J'ai rencontré Andrée Lehmann à la suite de la lecture d'un article sur sa manière de travailler en institution en cancérologie c'est à dire dans des situations extrêmes. Cela résonnait particulièrement avec ma conception du travail en psychiatrie, où nous sommes confrontés également à des situations extrêmes.

Je l'ai contactée et elle m'a reçue chaleureusement chez elle, avec cette phrase qui la caractérisait : « Que puis-je faire pour vous ? »

Nous avons beaucoup discuté et sympathisé et je l'ai invitée à intervenir dans le cadre de mon séminaire d'Ecart-psy à Esquirol : Réflexions cliniques.

Elle a intégré notre bureau et elle y est restée.

Son investissement dès la création de l'association, ses propositions, ses idées et controverses parfois musclées ont nourri notre pensée. Elle avait fait des choix dans sa vie et faisait tout pour les incarner.

Elle aimait beaucoup ce mélange des générations et sa disponibilité auprès des jeunes collègues était sans faille. Nous étions réunis, par un objectif commun ; transmettre une psychanalyse vivante, même dans les problématiques les plus difficiles.

Une relation d'amitié s'est nouée et lors de nos échanges personnels, chez elle, chez nous, ou à Esches, Andrée m'avait parlé de son histoire, de ses parents, de leur disparition, de son engagement si jeune dans la résistance. Mais publiquement, par pudeur, par son éducation, sa culture peut-être, elle refusait d'en parler, mais elle l'agissait autrement.

Rappelons-nous qu'elle fut la - ou parmi les – première(s) à proposer tout de suite après la guerre des rencontres entre des jeunes allemands et français pour évoquer les événements dramatiques et entrevoir l'avenir. Était-ce son fameux idéal d'universalisme, qui l'avait poussé ?

Il fallait, en tout cas, une sacrée vision anticipatrice pour oser le faire, Andrée a posé les premières pierres de l'Europe !

Un jour, pour allier résistance et clinique, j'ai eu l'idée de diffuser à un séminaire d'Ecart-psy à Esquirol, le film « La vague » Il se situe dans une école allemande et retrace une histoire vraie ; celle d'une expérience scolaire d'une semaine,

consacrée dans une classe à la dictature et, dans une autre classe à la démocratie. Malgré l'assurance qu'avaient les enseignants et les étudiants qu'ils ne risquaient rien après la guerre, toute l'expérience dégénère tragiquement. Remarquable film d'une brûlante actualité sur les risques toujours présents de basculer dans le totalitarisme. J'avais demandé à Andrée d'être discutante après la projection. Elle a assuré cette place avec rigueur, détermination et la distance nécessaire.

Mais ce moment a constitué un point de bascule pour Andrée comme si sa parole s'était déliée, délestée d'un silence imposé, comme si la liberté de parole, essentielle à Ecart-psy, lui avait permis ce plus-de-liberté auquel nous aspirons tous. Depuis, à chaque réunion mensuelle du bureau, elle évoquait son histoire de plus en plus précisément, de plus en plus longuement, sans cette réserve qui la caractérisait mais jusqu'à désirer un jour en témoigner publiquement à un séminaire, ce qui fut fait.

Je lui avais aussi demandé si elle souhaiterait intervenir à un colloque annuel organisé à Esquirol dans le cadre du jumelage que nous avons créé, les psychiatres Alain Treves d'Israël, Marc Windisch et moi-même entre l'hôpital Esquirol à Saint-Maurice et l'hôpital psychiatrique Shalvata en Israël, remarquable institution de soins, de recherches et d'ouvertures. Elle avait accepté et apprécié la qualité et l'esprit d'innovation de ces échanges internationaux et inter-hospitaliers. Ecart-psy a été, me semble-t-il pour et avec Andrée, un lieu d'échanges, de passages et de transmission en acte, l'exigence et l'éthique étaient au rendez-vous.

Andrée était une belle personne au caractère bien trempé qui disait ce qu'elle pensait avec les formes mais sans ménagement.

Nous avons eu le privilège de ce partage et lors de sa remise de la légion d'honneur et de son anniversaire chez Jacques Sédat, j'ai pu lui dire et de son vivant, mon estime, mon admiration et mon amitié.

Ce fut pour nous tous, une chance et un enrichissement de connaître et de travailler avec Andrée. Par association d'idée avec le parcours d'Andrée Lehmann j'aimerais conclure par ces mots de Vladimir Jankelevitch, extraits de l'ouvrage *L'esprit de résistance, textes inédits*, aux éditions Albin Michel :

« Le témoin ne choisit pas sa cause, il poursuit son chemin, mais ne doit jamais pactiser avec les docteurs de l'indétermination. »

*Florence Reznik
Psychanalyste à Paris*

*

L'analyste en institution
L'inconfort

L'archipel des Açores

Xavier Fourtou

Si l'on entend par psychanalyse la cure menée par un psychanalyste dans un cabinet avec un patient qui demande explicitement une analyse, alors la psychanalyse n'a pas sa place en cancérologie. Mais si l'on admet que la psychanalyse est d'abord une *méthode* permettant de traiter certains phénomènes « à peu près inaccessibles autrement », à savoir ceux qui ont partie liée avec l'inconscient et se manifestent dans le transfert, alors le psychanalyste peut et doit élaborer un abord spécifique de ce domaine.

Cet abord n'est pas de l'ordre du compromis ; il n'amène en aucune manière le psychanalyste à céder sur son éthique. Au contraire, c'est en prenant appui sur cette éthique, ainsi que sur ses repères théoriques et cliniques, qu'il peut faire exister et renaître la dimension subjective dans des lieux où, non seulement rien n'est prévu pour lui faire place mais où elle est généralement redoutée, car supposée perturber le fonctionnement du service et le bon déroulement des soins.

L'atteinte du corps - Une psychanalyste en cancérologie. André Lehmann - p. 221 Le psychanalyste à l'hôpital

L'éthique de la psychanalyste, au cœur du travail institutionnel.

J'ai connu Andrée Lehmann dans le cadre d'Ecart psy, par l'intermédiaire de Florence Reznik. Nous nous rencontrons régulièrement lors des réunions du bureau de l'association.

Je réalisais alors des recherches généalogiques et ai découvert qu'Andrée est moi étions de la même famille : les parents des arrière-grands-parents de nos arrière-grands-parents, en Alsace, étaient frères et sœurs. Nous nous sommes amusés de cette proximité.

J'ai eu un entretien pour travailler comme psychologue dans un service de cancérologie et ai sollicité Andrée pour m'y préparer. J'ai été engagé et André n'a cessé ensuite de m'accompagner dans ma pratique.

Je me suis aperçu qu'Andrée avait publié beaucoup d'articles sur le travail d'analyste en cancérologie, alors que je ne trouvais pratiquement aucun texte sur le sujet en librairie. J'ai eu l'impression de découvrir un trésor. J'ai dit à Andrée qu'il fallait absolument faire profiter un plus large public de son travail et me suis mis à sa disposition pour produire un livre. Andrée avait cette ambition mais ne savait comment s'y prendre.

Nous avons lancé l'entreprise. Des années d'effort intense. Tout d'abord pour regrouper les articles, éparpillés entre différentes maisons, cartons et ordinateurs. Deux amies et collègues nous ont rejoints, Aline Briguez et Delphine Colin. Elles travaillaient en cancérologie, ce n'était plus mon cas au bout d'un moment. Andrée était très préoccupée de savoir si ses textes étaient toujours d'actualité. Nous l'avons rassurée sur ce sujet : les articles traitant en grande partie de l'impact psychique du cancer, avaient une certaine atemporalité. Andrée voulait également inclure des éléments sur le Plan cancer, nouveauté par rapport à ses années de pratiques. Nous avons, tous les quatre, lu les 80 textes rassemblés et réfléchi à une façon de les agencer. Mais c'est surtout grâce à l'incorporation de Danièle Lévy que le corps du livre a pu être dégagé.

Aline et Delphine étaient désolées de ne pouvoir être présentes aujourd'hui et m'ont demandé d'insister sur la générosité d'Andrée dans la transmission de son expérience et la qualité de son accueil. Nous avons l'habitude de nous réunir dans son appartement du 17ème arrondissement autour de jus de pamplemousse pressés et de kougloufs. Nous avons également, tous les cinq, le groupe des Mousquetaires comme nous nous appelions, passé un weekend de travail et gastronomique dans la maison de campagne d'Andrée, à Eches.

Si je devais retenir un message d'Andrée sur ce travail de psychanalyste en cancérologie, je parlerais de la place de ce dernier par rapport à l'équipe médicale. Pour Andrée il était fondamental que l'analyste, loin de travailler de façon isolée, s'intègre à cette équipe. L'oncologue est le chef d'orchestre des soins. Je me souviens qu'Andrée m'avait conseillé de participer aux réunions médicales, ce que j'étais content de faire, même si je n'en saisissais pas forcément le contenu précis et que je pouvais ressentir un certain *inconfort*. Une alliance se créait ainsi avec les médecins. Et ma présence symbolisait l'importance de la dimension psychique des patients.

J'ai retrouvé un poème écrit en 2010, alors que ma clinique était pétrie du travail avec Andrée. En le relisant, treize ans plus tard, j'ai senti la présence d'Andrée, à mes côtés, aux Açores et j'ai compris que le récit de ce voyage cherchait à lui rendre hommage.

Psychologue en cancérologie

Lorsque je pense à mon expérience de psychologue clinicien dans un service de cancérologie, l'image d'un lac sur la petite île de São Miguel, la plus grande des Açores, me vient à l'esprit.

Je le longe en voiture.

Le temps est brumeux.

Il n'y a personne, aucun être humain visible. Je n'ai pas le souvenir, non plus, d'autres voitures.

Je gare la mienne le temps de prendre une photo. Celle d'une maison sur la berge d'en face. Elle a deux étages, ses fenêtres sont ouvertes. On accède à la porte d'entrée par un joli escalier en pierre. La façade est de couleur ocre.

C'est une maison souriante, ancienne, intrigante, isolée, heureuse de l'être, apaisée. Comme morte, dans son cimetière et pourtant tout à fait vivante.

Elle a survécu, je me dis, aux tremblements de terre, à l'irruption des volcans açoréens, aux coulées de lave, aux chocs, au feu, aux douleurs, aux souffrances de l'inimaginable.

Elle est toujours restée au même endroit. Bizarrement, elle a beau avoir vieilli, s'être craquelée, la maison de ma photo est tellement douce, accueillante, qu'elle est demeurée jeune, que l'on a envie de se rapprocher, de monter, tranquillement, les quelques marches, pour espérer la rencontrer, découvrir sa salle à manger, sa cuisine, sa salle de bain, ses chambres, son grenier.

Découvrir, surtout, son histoire. Coloniale. Contemporaine. Sa traversée des années difficiles, quand la plupart des habitants de Sao Miguel émigraient en Amérique pour fuir la misère, le dénuement, la faim. Et ses heures riches et heureuses, florissantes, celles de la pêche et du commerce de la baleine.

Dans le salon : toute une famille, des générations. Des rires, des cris d'enfants, des rassemblements, des silences sereins.

Lorsque je pense à mon expérience de psychologue clinicien, pendant presque deux ans, dans un service de cancérologie, je vois, j'imagine, au cœur de cette maison, seule, humble, une flamme à l'intérieur.

J'avais choisi d'aller aux Açores pour leur situation géographique, au milieu de l'océan, entre deux continents. Un archipel difficile d'accès.

Mon métier de psychologue a consisté à oser marcher au bord du lac, vers cette demeure, ce foyer. A m'asseoir devant, sur le sable, parfois à avancer davantage, à proposer d'entrer, à écouter, à déambuler, à me perdre, à m'émerveiller, à apprendre.

Psychologue clinicien auprès de personnes atteintes d'un cancer. Photographe du caché, du simple, du discret. Voyageur sans chemin préétabli, attentif, dans la brume, aux sourires des maisons.

*Xavier Fourtou
Psychanalyste à Paris*

*

L'inconfort

Anne Joos de ter Beerst

Pourquoi parler d'inconfort ? Un jour que je discutais avec Andrée de mon travail à l'hôpital et des difficultés que je rencontrais, Andrée me dit, comme elle savait le dire : 'Anne, quand on est dans le confort, alors on n'est plus dans l'analyse'. Juste rappel de l'éthique analytique. Le '*Unbehagen*'¹ dont parlait Freud, traduit par malaise ou mal-être, signifie aussi inconfort en allemand. Cette petite remarque s'est imprimée en moi, comme un point d'appui dans les moments où le courage parfois défaille.

Pierre-Guillaume Kopp, son filleul, a souligné le côté moderne d'Andrée. En effet, Andrée avait une génération de plus que moi mais était bien plus moderne et ouverte à la nouveauté. Son appartement et la maison d'Esches dont elle avait conçu l'aménagement en témoignaient. Son engagement marqué par la traversée de l'histoire et de la psychanalyse avec Lacan, était ancré dans le présent et résolument tourné vers l'intérêt qu'elle trouvait à échanger, discuter avec l'autre. Nos nombreux coups de fil se terminaient par : « Bon Anne, qu'avons-nous à travailler pour la prochaine fois ? »

C'est dans le cadre de mon travail en génétique que j'ai rencontré Andrée, grâce à Jean-Pierre Lebrun qui nous avait mises en relation sachant que nous partagions les mêmes questions concernant les diagnostics présymptomatiques et leurs effets subjectifs. Cela date de 1994. Nous avons eu par la suite de nombreux échanges à propos du travail tant à l'hôpital qu'en génétique, publié plusieurs articles ensemble, et de là est née une amitié de travail qui est devenue une vraie amitié. Je n'avais pas seulement les signifiants 'hôpital, médecine et psychanalyse' en partage avec Andrée, il y avait aussi ceux de la résistance qui me reliaient à mon père. Andrée en parlait bien davantage que lui.

¹ S. Freud, Das Unbehagen in der Kultur.

Si je devais donner un titre je reprendrais cette phrase de son livre qui traduit sa position. « *La théorie analytique n'est pas faite pour être prêchée, elle nécessite d'être mise en acte* »²

Je voudrais souligner combien, Andrée Lehmann parvient à nous transmettre comment elle s'est engagée en tant qu'analyste à l'hôpital, et plus précisément, en oncologie. Ce qu'elle y a soutenu concernait le travail psychique qui s'effectue pour un patient à l'occasion de la maladie, l'annonce, le diagnostic et les traitements. Tout en restant dans la ligne de la psychanalyse et de la dimension « dit-mension » inconsciente, celle du parlêtre, elle participe aux travaux de recherche avec les médecins, soutient la rencontre clinique avec les patients et les discussions avec les soignants.

Andrée avait insisté, je crois qu'on peut dire exigé, *d'être engagée en tant que psychanalyste*. Elle n'avait pas cédé là-dessus.

Les temps ont changé.

Je crois que nous pouvons dire que la plupart des analystes qui, par la suite, ont travaillé en institution n'y ont pas été engagés au titre d'analyste. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne peuvent soutenir ce travail à partir de la position et de l'éthique de la psychanalyse. C'est la position subversive de l'analyste.

Par quoi un analyste y est-il engagé ? J'essaierai d'en dire quelque chose à partir de ma propre expérience.

Dans le champ de la PMA, je dirais que c'est du fait d'une butée du Réel, de ce qui échappait à leur compréhension, qu'il y a eu rencontre avec les médecins. C'était en 1987, au début des nouvelles techniques de procréation. Les médecins se sentaient très investis dans le fait de pouvoir offrir un enfant à un couple qui souffrait de stérilité. Et là, ils me faisaient part d'une suite non-prévue : un couple qui avait suivi des dizaines de traitements de FIV, avec enfin une grossesse évolutive, se séparait six mois après la naissance de leur enfant. Cette histoire avait bousculé les médecins, ils évoquaient le serment d'Hippocrate '*primum non nocere*', et m'interrogeaient : jusqu'où et à quel prix fallait-il pousser ces procréations ? Cette butée du Réel faisait émerger l'angoissant conflit entre deux désirs, le désir de procréer et le désir de ne pas nuire.

Et en médecine génétique, les généticiens étaient, là aussi, confrontés aux avancées de la technique, se demandant si à partir de ces nouveaux savoirs issus de l'analyse génétique, ils n'avaient pas ouvert la boîte de Pandore. La temporalité symptôme, diagnostic, maladie se retournait en savoir prédictif. Que ferait l'humain de ce savoir ? Fallait-il préalablement aux analyses génétiques faire passer des tests (échelle d'anxiété ou de dépression) pour évaluer la capacité des personnes qui demandaient ces analyses à supporter ce savoir ?

La maîtrise technoscientifique ne peut et ne pourra éviter la butée du Réel.

² Andrée Lehmann, *L'atteinte du corps, Une psychanalyste en oncologie*, Erès, 2014, p. 238

Une butée n'est pas une impasse, soulignait Andrée. C'est même à partir de cette butée, en s'arrêtant sur ce qui mérite d'être interrogé et parlé qu'une issue à l'impasse se produit. Et que la pensée se remet à circuler, disait-elle.

Dans ces deux champs cliniques il y avait, face au désarroi, à l'adresse de l'analyste une demande de savoir. Une demande à prendre au sérieux, et pour moi la mise au travail s'est opérée à partir de là. *J'étais engagée par leur questionnement.*

Il me fallait saisir l'enjeu de ces consultations en génétique et pouvoir penser avec les médecins de quel ordre était la demande de savoir des patients. Ce que les généticiens ont accepté. J'ai refusé de faire passer des tests en génétique mais proposé de travailler ces questions inédites avec les médecins, en organisant avec eux un séminaire, auquel Andrée a participé.³

Idem en PMA, j'ai proposé de rencontrer les couples et de poursuivre le questionnement avec l'équipe (médecins, biologistes et infirmières). Les biologistes qu'on pourrait croire les plus éloignés de la psychanalyse étaient les plus proches du nouage RSI. Ils n'avaient pas lu Lacan mais insistaient sur la nécessité d'un nouage entre le Réel de l'embryon qu'ils fabriquaient in-vitro, l'Imaginaire des attentes de ces futurs parents et le Symbolique d'une inscription de cet embryon -futur enfant- dans une filiation. Dans les discussions concernant l'acceptation des demandes de couple, de femmes célibataires ou homosexuelles, le fil des biologistes concernait l'enfant, son accueil et l'engagement futurs de ses parents. Sans cela, leur travail leur était insoutenable. Le Réel non noué aux autres registres est effractant. Cela m'a beaucoup enseigné.

On a pu dire que dans ces lieux de haute technologie, il n'y a pas de place pour le sujet, tel que nous l'entendons, sujet de l'inconscient mais aussi sujet d'une énonciation. Je pense au contraire, que bien que la médecine scientifique et la standardisation des procédures puissent avoir des effets d'effacement du sujet, ces cliniques ne sont pas hors-sujet, et que ce n'est qu'à la condition que quelqu'un, pas nécessairement un analyste, prête intérêt à son dire, (au dire du sujet) que du sujet pourra s'entendre⁴. Si le sujet s'absente de son propos, il nous reste à l'y inviter. Les nombreux cas cliniques qui émaillent le livre d'Andrée témoignent de son attention constante à la dimension subjective du patient, et à la possibilité pour le patient de redevenir sujet de son histoire, pas seulement celle de sa maladie. Andrée était d'ailleurs parvenue à faire entrer la dimension du sujet dans les recherches établies avec les médecins et les statisticiens !

Andrée écrit que le travail analytique vise à restituer au patient sa capacité de penser et d'agir. Et en écrivant cela elle ne parlait pas seulement de son travail

³ Ce séminaire de réflexion a été publié : 'Génétique et temporalité', L'Harmattan, 1997 (Sous la direction de Anne Joos de ter Beerst). Andrée Lehmann y a contribué avec un article intitulé 'Savoir génétique, savoir inconscient – Comment, pour un sujet, l'un s'articule-t-il à l'autre ?'

⁴ J'ai développé cela plus largement dans le livre 'PMA et famille contemporaine, Ne pas céder sur l'altérité'. Erès, 2022.

à l'hôpital, elle parlait de la cure psychanalytique aussi, elle parlait de sa cure avec Lacan aussi.

Quand Andrée parlait de travail analytique, j'entendais le travail qui se fait là où il y a un analyste. Elle ne clivait pas le travail de la cure et du hors-cure. Si la finalité n'est pas la même, l'éthique reste la même.

Et le désir de l'analyste en institution ? Dans ces lieux institutionnels, la place de l'analyste n'est pas donnée d'emblée, elle se construit, l'analyste a à la tenir. Nous soutenons volontiers que l'analyste s'y tient du lieu de son désir, mais comment penser le désir de l'analyste, dans ce lieu-là ? Est-ce un désir d'analyse ? Ou un désir de ne pas céder sur ce qui fait le propre du sujet, son dire, ses mots, ne pas céder sur l'inconscient aussi ?

Dans une intervention que Lacan fait à Bruxelles en 1977⁵, Lacan questionne : « L'inconscient ? Je propose de lui donner un autre corps parce qu'il est pensable qu'on pense les choses sans les peser, il y suffit les mots ; *les mots font corps*, ça ne veut pas dire du tout qu'on y comprenne quoi que ce soit. C'est ça l'inconscient, on est guidé par des mots auxquels on ne comprend rien. »

Dans la préface du livre d'Andrée j'ai écrit qu'à l'hôpital, l'analyste se tient moins au chevet du patient, qu'au chevet *du texte, du dire, des mots qu'il dit et qu'il ne dit pas*. L'analyste s'y tient dans une rencontre qui sera parfois celle d'un unique entretien. Ce qui n'empêche pas, car en psychanalyse il faut toujours un deuxième tour, qu'un deuxième entretien et éventuellement un suivi soient proposés.

En institution l'analyste y œuvre seul, tout comme en cabinet ; l'institution pourrait faire miroiter qu'il serait moins seul, mais dans une institution telle que l'hôpital, l'analyste s'y trouve en position d'altérité, altérité au discours médical, altérité au discours des soignants, altérité au discours managérial aussi. C'est cette place d'altérité qu'il aura à soutenir, à supporter, au sens de s'en faire le support, d'où l'inconfort aussi. Il n'y a pas là le Un rassurant.

Mais cette altérité empêche que le Un se referme sur un entre-soi, ce qui est le risque de toute institution, même analytique. Ce n'est pas une position d'écart, non, il s'agit bien d'y être dedans, mais pas complètement, pas tout-à-fait, pas-tout !

Si l'analyste soutient le lieu du transfert, celui-ci ne s'y analyse pas comme dans la cure, à l'hôpital le patient transfère sur le médecin et son savoir. L'analyste participe de ce transfert, c'est un transfert entamé, partagé mais pas impossible.

Alors comment tenir, malgré l'inconfort, cette position d'équilibriste entre les différents discours circulant dans l'institution, sans céder sur celui de l'analyste ?

⁵ Jacques Lacan, *Propos sur l'hystérie*, (1977-02-26), rédigé à partir des notes de J. Cornet et de I. Gilson, publié dans la revue *Quarto*, 1981.

Je crois que c'est par le travail *de penser la clinique*, la penser à partir de la rencontre avec les patients, les signifiants des médecins et des soignants, mais surtout à partir du bord du Réel, un bord propre à chaque clinique.

Andrée insistait sur le fait de penser et d'élaborer la clinique. Dans son livre elle soutient qu'il n'y a pas de clinique sans élaboration.

Du désir de l'analyste, Andrée disait qu'il importe qu'il soit suffisamment partagé, avec les médecins et soignants du service et aussi avec ses collègues psychanalystes. On s'y autorise seul mais pas sans les autres. Ce dont Andrée a largement témoigné à travers ses publications, la formation d'autres équipes et la transmission aux plus jeunes aussi.

Nous lui devons beaucoup, je lui dois beaucoup.

*Anne Joos de ter Beerst,
Psychanalyste à Bruxelles.*

*

Hommage à Andrée Lehmann

Gaëlle de Decker

« *Que devient un héritage, s'il n'est mis à l'épreuve d'un désir ?* »

C'est par ces mots, empruntés à Freud, citant Goethe, qu'Anne Joos a introduit sa préface au livre *L'atteinte du corps* d'Andrée Lehmann, paru en 2014 chez Erès. Tout est déjà là : au fil des générations de psychanalystes depuis Freud, se transmet une pratique de la parole, à chaque fois renouvelée et réinventée, en fonction des personnes et des lieux de la rencontre analytique, une réflexion et une élaboration jamais achevées.

Aurais-je réussi à faire mien cet héritage qu'Andrée Lehmann a cherché à transmettre à toutes celles et ceux, psychologues mais aussi médecins et soignants, qui travaillent dans ces institutions de haute technicité, que sont les services de médecine et de cancérologie ? Son engagement, son sens clinique et son éthique exigeante ont guidé beaucoup d'entre nous à travers les méandres de l'hôpital public et des problématiques auxquelles les malades et les soignants sont confrontés.

J'ai eu la chance de rencontrer Andrée Lehmann dans un groupe de travail pluridisciplinaire, qu'elle avait créé à Montpellier à la demande de Michel Balmès, professeur de médecine et chef de service de chirurgie viscérale au CHU de Montpellier. Chacun, à tour de rôle venait y parler « d'un cas le mettant en difficulté » et de toutes les questions qui se posent aux soignants, confrontés au cancer et à la fin de vie. Ce groupe réunissait des médecins, des infirmières, des kinés, des psychologues et une anthropologue, les uns travaillant dans les CHU de Montpellier et de Nîmes, les autres dans des cliniques privées. Nous étions en 2004 et je venais d'être embauchée comme psychologue au CHU de Montpellier, dans un des services de chirurgie du département de gynécologie, dans lequel étaient admises des femmes atteintes de cancer. Dans les services de cancérologie, « souffrance psychique du patient et souffrance psychique de l'équipe entrent [...] en résonnance permanente », écrit Andrée Lehmann dans « *Le psychanalyste à l'hôpital* » (Che vuoi ? n° 17 *Loin du divan ? Des psychanalystes dans les structures de santé*). Les échanges avec Andrée, au début de ma pratique auprès des femmes atteintes de cancer, m'ont apporté un éclairage précieux, notamment concernant les répercussions psychiques de la maladie sur la personne atteinte dans son corps mais aussi sur les soignants. Les mécanismes de défense à l'œuvre, de part et d'autre, (sidération, déni du

côté du patient et évitement, banalisation du côté des médecins, etc.) peuvent en effet, rendre certaines prises en charge particulièrement difficiles.

Que ce soit avec les équipes en cancérologie, en orthogénie ou en médecine de la reproduction, j'ai toujours tenu à proposer des espaces et des temps de parole pour permettre aux médecins et aux soignants de penser et d'analyser leur pratique dans l'après-coup. C'est à coup de petits pas de côté métaphoriques qu'on peut espérer créer un décalage par rapport au réel et à l'impensable de la maladie mais aussi aux affres du désir, qui mènent la danse de la vie humaine.

Andrée Lehmann m'a, par ailleurs, encouragée à écrire et à publier certains textes dont *Face à l'avortement, journal d'une psychanalyste à l'hôpital*, dans lequel il était question, une fois encore, d'interroger les soignants, de les écouter et d'entreprendre avec eux un travail d'élaboration de la clinique des IVG, notamment s'agissant de la prise en charge des IVG au bloc opératoire, loin du service de consultation et de l'histoire des femmes qui ont recours à l'avortement. Ce livre a été présenté lors d'un « Salon de lecture » à Espace analytique et Andrée avait accepté de venir en parler avec quelques autres. Son engagement allait jusque-là même si la forme du livre n'était pas celle qu'elle aurait choisie. Parlant toutes les deux plusieurs langues et étant attachées à plusieurs cultures, nous étions d'accord cependant sur la fonction métaphorique du langage et de l'importance d'arriver à passer d'une langue à une autre, à toujours chercher à traduire le langage du sujet, en quelque sorte.

Même si Andrée n'a pas prétendu faire école, son inventivité et sa détermination ont toujours nourri nos échanges et m'ont permis à maintes reprises de réfléchir à mon positionnement dans le service et dans l'équipe et d'accepter l'inconfort qui, par définition, est celui du psychanalyste occupant cette fonction un peu « à l'écart » dans une institution.

Tout au long de ce compagnonnage, Andrée a, par ailleurs, eu la générosité de me mettre en lien avec des collègues de ma génération, à Paris et à Montpellier et aussi avec des compatriotes belges, dont Anne Joos que je remercie de m'avoir invitée à participer à cet hommage rendu à Andrée Lehmann. Jusqu'à notre dernière rencontre, peu de temps avant sa disparition, Andrée a été soucieuse de me transmettre son savoir et de partager ses intuitions cliniques, issues de sa très riche expérience. Jusqu'à la fin de sa longue vie, Andrée sera restée attentive à l'évolution de la vie des institutions qu'elle suivait avec une grande attention, posant des questions, cherchant la justesse et la précision, me poussant à dialectiser le point que je lui soumettais. Je lui dois beaucoup. Andrée m'aura toujours poussée au travail !

Aujourd'hui, alors que je dois décider si je suis encore prête à supporter l'inconfort du travail à l'hôpital et que je sonde mon désir de psychanalyste, je repense à l'héritage qui m'a été laissé et à ce que je suis en mesure de transmettre à mon tour, proche ou loin du divan.

Gaëlle de Decker
Psychanalyste à Montpellier

*

Andrée Lehmann, une missionnaire de la psychanalyse

Alain Deniau

Tant il est vrai qu'aucun discours sur ... ne peut évacuer la faille dont il est issu.

Louis Beirnaert, Aux frontières de l'acte analytique, p.141

Andrée Lehmann est une analyste qui a été une étrangère dans le monde fermé et ultra spécialisé des oncologues, comme autrefois les Jésuites missionnaires partaient avec pour seul bagage, leur foi. Comme eux, elle avait la conviction que sa radicale différence de pensée produira un effet de parole. Penser à partir d'une place dans le milieu où elle va s'immerger, lui impose d'apprendre en écoutant. Elle est le petit *a* dans l'univers du discours de la science. On doit donc la décrire comme une pionnière avec comme seuls outils ceux de sa formation de psychanalyste, son écoute, sa disponibilité.

Jusqu'en 1975, elle s'était préparée par sa pratique en cabinet et en psychiatrie, à cette mise à l'épreuve qu'elle relate en 2013 dans son livre *L'atteinte du corps*⁶. En présence de patientes confrontées à la mort possible, voire imminente, dans la souffrance corporelle, elle est portée par sa foi dans l'inconscient et dans sa conviction des effets de la parole sur la patiente et son entourage, sa famille et le groupe soignant. Alors que de nombreux psychanalystes se sont brisés dans une telle confrontation, elle prépare soigneusement son terrain, au sein d'un environnement qui lui est étranger, qui s'est construit à partir des défenses du savoir scientifique et des certitudes de la pratique de la médecine.

Elle décrivait déjà les conditions de sa place comme analyste au cours du

⁶ Andrée Lehmann, *L'atteinte du corps* Une psychanalyste en cancérologie, Érès, col. Singulier- Pluriel, 2014 et 2022

colloque *Lorsque la vie hésite*, "Clinique du Réel en médecine et en psychanalyse" que le *Journal Che Vuoi ?* avait organisé les 21 & 22 Novembre 1992⁷. Ce texte remarquable devrait être lu et travaillé par tous ceux qui engagent leur écoute analytique et donc leur être dans un tel milieu.

"Le psychanalyste doit donc trouver comment faire coexister son champ propre avec le contexte dans lequel se situe son travail," écrit-elle. Andrée Lehmann se donne une triple visée: les difficultés psychiques des patients, l'acquisition de connaissances, la formation des soignants.

Les difficultés psychiques des patients

Son livre *L'atteinte du corps* développe chacun des points de cette triple visée. Elle a été exigeante dans la construction d'un dispositif qui lui permette d'entendre une parole étouffée par la violence de la pulsion de destruction, dans l'atteinte mortelle du corps. Le cadre institutionnel qu'elle a construit aurait pu être sans cesse détruit. Elle est confrontée à la pression d'expulsion à l'égard d'une parole et d'une position hétérogène, exotique pour une communauté de soignants qui parlent la même langue, celle de la science médicale, et qui poursuivent le même but, la guérison de la tumeur cancéreuse, sans entendre l'injonction "tu meurs".

Andrée Lehmann fait ainsi œuvre de pionnière. Dans son ultime article, *Penser dans la tourmente*⁸, elle laisse entendre qu'elle s'est préparée pendant presque trente ans à cette position d'écoute confrontée à la tempête pulsionnelle de l'imminence de la mort. Son action dans la Résistance, où elle est allée au-devant des plus grands risques pour protéger les jeunes enfants dans la clandestinité, est comme la métaphore anticipatrice de son action à l'Institut Gustave Roussy.

Il lui fallait se faire accepter pour pouvoir entendre et se faire entendre. C'est pourquoi sa première préoccupation est de construire le cadre mental qui délimite le lieu spécifique où peut se perlaborer le transfert. Elle est une pionnière en ce sens qu'elle est traversée par un double impensé.

L'impensé de la patiente confrontée au trauma d'une chose qu'elle ne peut pas nommer si ce n'est de biais, latéralement. Andrée Lehmann note précisément les mots qui masquent une interrogation qui survient chez des femmes entravées dans leur dynamique vitale. Elle parvient dans un style extrêmement limpide à nous communiquer la perplexité des femmes qu'elle va écouter, soit ponctuellement, soit sur une durée beaucoup plus longue pour les amener à penser et donc à panser leur vie meurtrie, par la chose indicible et par ce qui a précédé.

L'autre impensé est celui du collectif. Il est particulièrement perceptible dans la surprise de l'équipe soignante, grosse d'un potentiel rejet, qui ne peut

⁷ Andrée Lehmann, *Lorsque la vie hésite*, *Apport de la clinique psychanalytique en oncologie*, in *Che Vuoi?* n°11/12, 1993

⁸ Andrée Lehmann, *Penser dans la tourmente*, *La psychanalyse et les interdits de penser*, *Che vuoi?* 6, 2022, p.229-234, érès.

comprendre une réaction négative, d'agressivité ou d'autodestruction. L'écoute d'Andrée Lehmann noue le fait actuel d'une hospitalisation en cancérologie à l'histoire familiale de la patiente. Il est surprenant de remarquer que sa démarche est symétrique de celle qui anime les analystes d'enfants quand ils écoutent les drames qui ont conduit à la survenue d'une psychose dans une famille. C'est aussi celle de l'analyste d'adulte quand est cerné le point ombilical de Réel où s'engendre le noeud névrotique. Elle décrit avec une précision exemplaire, dans trois récits de cas, le dénouement d'un imbroglio inconscient qui aurait pu conduire la patiente à l'échec thérapeutique.

L'acquisition de connaissances

Le second but qu'elle s'est imposé, comme une nécessité de son acte, est l'acquisition de connaissances. Dans l'environnement hyper-scientifique d'un service de pointe, elle a pris une position que l'on peut qualifier de modeste. Avant d'avancer une hypothèse concernant le cancer du sein, elle souhaite que la construction interprétative qui venait en elle, se confirme dans le transfert, dans une totale fidélité freudienne.

On peut avancer que sa foi freudienne est de penser que la patiente à qui manquent les mots pour dire sa perte de repères dans la mutilation, dans le deuil d'un corps aimé et sous la souffrance inexprimable, fait entendre quelque chose qu'il faudra mettre en mots, à partir d'un signifiant, point de butée.

La formation des soignants

La connaissance qui vient alors appartient non seulement à l'analyste et à sa patiente mais aussi à l'ensemble de l'équipe qui s'enrichit de cette circulation de parole. Le collectif ainsi constitué devient la métonymie du corps souffrant de la patiente. Andrée Lehmann en devient l'interprète, elle traduit en mots ce que l'équipe éprouve. Une connaissance de l'intime de la douleur, du corps transformé construit la cohésion de l'équipe et la rend sensible à la connaissance insue qui se forme en elle. Elle devient alors réceptrice aux mouvements psychiques qui traversent la patiente.

De nombreux exemples approfondis sont un renvoi à cette construction du sens. Ce livre, grâce à cette élaboration suivant la méthode freudienne, est ainsi un ouvrage profondément didactique. Andrée Lehmann fait bien entendre l'axe éthique qui construit sa démarche : respecter absolument les manifestations d'angoisse de la patiente et ce qu'elles induisent dans le collectif des soignants, construire sa compréhension de l'autre à partir de la méthode freudienne dans la référence simultanée au signifiant et à l'histoire du sujet et du groupe, en particulier familial, qui le porte.

Il faut rendre hommage à Andrée Lehmann et à ceux qui ont travaillé avec elle d'avoir su nous offrir un tel ouvrage qui nous enseigne comment entendre les expressions de l'inconscient auprès d'un collectif dont le désir et les protocoles de soins ne laissent a priori aucune place à la surprise de l'inconscient. Elle nous montre aussi comment libérer les nœuds qui tordent le sujet dans les moments les plus critiques de son existence. Cet ouvrage est un témoignage essentiel de

l'écoute analytique d'un contenant institutionnel fondé sur la science et le recueil des effets collectifs et sociaux de la souffrance extrême.

Son ultime écrit *Penser dans la tourmente* in *Che vuoi?* est le poignant témoignage de la position éthique et militante qui a été le phare de sa vie, dès la protection des enfants juifs pourchassés par les nazis jusqu'à porter l'ouverture à la parole des cancéreuses, "*Aux frontières de l'acte analytique*", comme l'écrit Louis Beirnaert⁹, à qui elle a dédié son livre.

Alain Deniau
Psychanalyste à Paris

*

⁹ Louis Beirnaert, *Aux frontières de l'acte analytique*, Le seuil, 1987

L'analyste, un équilibriste dans l'institution

Danièle Epstein

A mon tour d'apporter ma pièce à cette mosaïque qui met en lumière Andrée Lehmann et ce qu'elle nous a apporté. Quand j'ai rencontré Andrée pour la 1^{ère} fois, c'était avec le projet d'animer un groupe clinique autour de la place du psychanalyste en institution, elle n'était alors pas loin de ses 90 ans, je ne le savais pas. Je savais que sa vie institutionnelle était derrière elle, mais j'ai vite compris que son combat était toujours devant elle, comme au 1^{er} jour. Sous ses allures de dame bien comme il faut, j'ai découvert Andrée, la battante, Andrée la combattante. Elle déployait une énergie qui ne l'avait pas quittée depuis la guerre, quand loin de l'insouciance adolescente, elle choisit à 17 ans de s'engager dans la Résistance. Si sa vie fut marquée par ses divers engagements citoyens, je m'en tiendrai ici à sa détermination à tirer toujours le fil rouge de son écoute analytique ici ou ailleurs, car elle œuvrait pour que la psychanalyse ne soit pas qu'une affaire de divan. Nous avons Andrée et moi-même à témoigner de notre implication dans des lieux peu enclins à soutenir la parole du Sujet, des institutions où le psychanalyste doit inventer sa place et sa pratique au jour le jour. Ces lieux où l'analyste offre son écoute même à ceux qui n'en font pas la demande, libre à eux de s'en emparer ou pas. Je proposai alors à Andrée Lehmann que nous mettions en regard nos expériences, Andrée à l'hôpital en cancérologie, moi auprès d'adolescents violents, délinquants ou criminels, adressés par un magistrat dans le cadre de la Justice, la PJJ. À partir d'expériences différentes, dans des lieux différents, en des temps différents, nous cherchions à faire émerger le Sujet écrasé sous la logique institutionnelle, à faire valoir la réalité psychique, là où elle est saturée de réalité somatique, ou saturée de réalité judiciaire. Le psychanalyste en institution est dans cette position de faire en sorte que logique de l'inconscient et logique institutionnelle, se tissent, se relancent et se dialectisent, tout en garantissant l'écart nécessaire à l'acte clinique.

Notre séminaire s'est tenu pendant une douzaine d'années sur le thème « Corps, parole, institution », un groupe de réflexion clinique qui s'adressait à « *ceux qui, au sein d'une institution médicale, d'un réseau, ou en pratique privée, s'engagent avec des malades atteints dans leur corps, en vue de soutenir leur énonciation* ». Et l'argument poursuivait « *Dans un contexte où chacun est pris*

dans un maillage transférentiel complexe, et un réseau de logiques contradictoires, comment appréhender ce réel qu'est le corps malade pour donner lieu à la dimension de la parole et restituer la dimension du tiers ? Nous partons des « embarras » cliniques et institutionnels des participants afin que chacun, de la clinique à la théorie, y apporte son expérience, ses questionnements, et ses lectures croisées ». Devant le nombre de demandes, un 2ème groupe s'est ouvert, dans le même esprit de travail, avec Annick Galbiati et Jean Pierre Basclat. Aujourd'hui les psychologues sont plus que jamais en souffrance dans ces institutions qui cherchent à faire rendre l'âme au transfert. Ms qu'on ne se fasse pas de fausses idées, la psychanalyse n'a jamais eu les coudées franches en institution. Espérée, tolérée ou redoutée, elle a toujours fait brèche dans un ronron institutionnel, elle a toujours dérangé en délogeant des certitudes. L'analyste n'est jamais en pays conquis, ns sommes des équilibristes, des funambules, partagés entre la solitude de l'exil et le trop de confort de l'assimilation. Il s'agit de prendre appui sur le discours de l'institution, pour s'en décaler et faire valoir le Sujet exclu. Il ne peut avoir - comme on dit - les 2 pieds dans le même sabot.

- 1 pied dans l'institution pour ne pas être vécu comme un électron libre, dont la parole serait aussitôt neutralisée
- 1 pied en dehors, pour garder sa faculté de penser, ne pas être aspiré par le discours dominant et y disparaître....

(Je cite un extrait du livre d'Andrée Lehmann : « L'analyste n'a pas à proposer ... p238)

Exercer en institution, suppose de tenir un cap, entre tempêtes ravageuses et calme plat routinier, tout aussi mortifères l'un que l'autre. L'analyste rame dans des mers agitées, agitées de courants croisés, pour atteindre cette petite houle, qui témoigne d'un échange vivant.

Andrée Lehmann s'est engagée dans une contrée psychique écrasée de réel, la contrée du corps malade. Elle a porté ainsi l'écoute analytique au-delà du champ qui lui était traditionnellement réservé. Andrée la passionnée, à la fois entière, déterminée, tenant becs et ongles à ce qu'elle défendait, savait aussi être prudente, modérée, discrète, avec une écoute attentive et respectueuse des équipes. C'est par ce nouage subtil entre sa détermination et ce respect des autres qu'elle a pu contribuer à entamer tout savoir totalitaire qui ne laisserait pas place à l'échange et la réflexion. Elle a réussi à se faire entendre de l'institution pour faire entendre ce qu'il en est du corps malade, non pas seulement du corps réel, mais de l'image du corps, du corps subjectivé, du corps fantasmé. Entre espoir de vie et angoisse de mort, Andrée Lehmann a écouté les patients pour qu'émerge « *le désir souvent silencieux, écrit-elle, silencieux de tenir devant le réel du corps atteint* ». L'analyste offre son écoute pour désensabler le désir éteint sous l'effet des refoulements et l'effet du réel, il écoute pour desserrer l'étau des signifiants mortifères qui se sont inscrits à même le corps. C'est ce que François Perrier désignait comme corps malade des signifiants. Là où des mots, des événements sidèrent et laissent la psyche pétrifiée, le réel fait effraction et échappe au processus de subjectivation. Et quand la pensée se fige dans le court-circuit de toute représentation, le risque

est que ça se déchaîne dans le corps. Ferenczi écrit : « dans les moments où le système psychique fait défaut, l'organisme commence à penser ». Et quand l'organisme pense, il décompense.

Alors qu'aujourd'hui, plus que jamais, le corps est réduit à son dysfonctionnement neuronal, génétique, biologique, ce qui fait corps pour l'analyste c'est aussi le corps psychique, le corps subjectivé qui échappe à cet ensemble réglé d'organes et de fonctions. La vérité du corps malade, visualisé dans sa toute-transparence, ne dit rien de la vérité d'un Sujet, cette part de l'ombre qui échappe à son auteur. Aussi fondamentaux soient-ils, les progrès de la médecine ne rendront jamais compte du fait que notre corps est habité, affecté par le langage, un corps de désir branché sur l'autre. Andrée Lehmann, avançait que la clinique du cancer est une clinique de la rencontre (p 275).

Entre nous aussi, il y avait de la rencontre, de la rencontre entre générations. À l'orée de ses 100 ans, toujours avec la même flamme et le même enthousiasme, Andrée Lehmann soutenait de son désir d'analyste, le désir de chacun pris dans les lourdeurs institutionnelles. Ce groupe tenait à Andrée Lehmann, elle tenait à ce groupe, mais aussi les années passant, ce groupe la tenait. Malgré ses forces qui la lâchaient, ses problèmes de vue, elle se réjouissait de chaque séance à venir, jusqu'à ce que, au pied du mur, elle doive se rendre à l'évidence et renonce. Après chaque absence, j'échangeais avec elle sur l'épisode manqué. Alors que j'annonçais son décès, je reçus des témoignages du groupe, qui donnent la couleur de cette tranche de vie que nous avons traversée ensemble. En voici des extraits (certains d'entre vous sont là présents aujourd'hui)

« Ce fut une riche aventure que ce groupe et un précieux soutien tout au long de ces années.

On a vu Andrée dans sa détermination, ne lâchant rien sur son désir de nous accompagner le plus loin qu'il lui était possible, peut-être même au delà... Son écoute analytique, qui me semblait savoir rester pure malgré tout le parasitage médico-hospitalier dans lequel nous baignions, restera pour moi un modèle. Merci à elle, à Daniele, à chacun(e) pour ces années de compagnonnage joyeux et laborieux ! » CR

« Ces échanges avec Andrée furent très précieux. Vous avez constitué un binôme d'une grande richesse, étant très complémentaires dans vos regards. Je lui souhaite un beau dernier voyage vers cette autre vie, si tant est que l'on envisage la mort ainsi. » AB

« Je réalise à travers l'annonce du départ d'Andrée que quelque chose de notre lien tissé mois après mois pendant quelques années, continue à irriguer le circuit mystérieux qui nous relie les uns aux autres. Ce groupe a été tellement précieux, ressourçant, étayant, pr mon trav à l'hôpital, et pour la suite du chemin, il reste source d'inspiration et continue à me porter. Merci donc à Andrée, à Danièle, à chacun(e) pour votre compagnonnage, » MHTS.

Ce qu'Andrée nous a légué, c'est sa détermination à maintenir le fil de notre éthique. Ce n'est pas un appel à la fidélité et à la répétition, mais un appel à une invention de chacun selon son style, son histoire, son époque. Car la

psychanalyse est en perpétuelle refondation, c'est ce qui la distingue des psychothérapies. Puisqu'il faut conclure, je termine sur des paroles de François Tosquelles qu'Andrée Lehmann aurait pu faire siennes « Tant qu'il y a des hommes à la surface du monde, quelque chose de leur démarche reste acquis, se retransmet, disparaît parfois, mais aussi resurgit, quoiqu'il en soit des catastrophes mortifères qui nous assaillent »

Danièle Epstein
Psychanalyste à Paris

*

L'analyste, la parole, le corps

Andrée

Guy Dana

Lorsque je suis entré dans la chambre d'Andrée, à l'hôpital de Levallois, son dernier refuge, la pénombre, était quasi-totale. Je me suis approché de son lit et je lui ai touché la jambe en lui disant Andrée, c'est Guy ; entendant mon nom elle a réagi me signifiant qu'elle m'avait entendu : toutefois, je n'ai pas pu aller plus loin je savais qu'elle était sous morphine, protocole qui en France accompagne les fins de vie.

C'était assez émouvant ; finalement, Andrée devait décéder le lendemain.

Je vais raconter 3 souvenirs : ce sont des échanges que nous avons eu à partir de 1990, lorsqu'Andrée avait inauguré le séminaire, lointain aujourd'hui, le séminaire dit de St Anne salle Magnan là où Lacan faisait ses présentations de malades. A l'hôpital comme le savent les collègues, on dit plutôt malade plutôt que patient.

Andrée avait su capter l'attention et l'intérêt de l'auditoire et c'est après cette conférence où elle nous avait véritablement époustouflés par sa détermination et son engagement que nous avons parlé de l'hôpital.

Andrée aimait l'hôpital et je dirais précisément l'hôpital plus que le terme général d'institution car l'hôpital représente un lieu qui est aussi un hors lieu ; toute la société y défile et pourtant surtout à l'hôpital général, c'est pour ceux qui y travaillent un abri et un lieu qui a ses lois propres qui est aussi un hors-lieu ; c'est un lieu un peu à part, dehors dedans, et Andrée partageait cette idée de l'hôpital frontière avec une idée très précise sur les collègues médecins qui, in fine, l'avaient adoptés car Andrée avait su se faire respecter et elle était appréciée dans sa façon de parler des malades car dans sa façon de parler, elle pouvait être traduite par les équipes voire par les pontes ; à l'époque la hiérarchie à l'hôpital était particulièrement verticale. J'ai toujours pensé bien que son destin ne fut pas le même à Eugénie SOKOLNIKA qui elle aussi avait dû affronter le monde médical.

Le deuxième souvenir que je voudrais évoquer c'est à propos du judaïsme ou plutôt de la judéité ; Andrée n'était pas religieuse mais elle se sentait juive et elle tenait à cette identité, même si elle n'en parlait que très rarement, et pour ainsi dire, pas.

Un jour elle me parla de Bambi écrit célèbre de Felix SALTEN qui sera repris en film par Walt Disney mais qui aurait pu occuper comme livre la salle d'attente de

nos cabinets et c'est ce dont nous avons convenus ; son auteur, un juif hongrois d'origine mais qui avait vécu presque toute sa vie à Vienne avait réalisé là une allégorie de la condition juive, toujours sur le qui-vive, car toujours traquée comme Bambi, le faon du récit, lui dans la forêt mais pour les exégètes de l'œuvre de SALTEN son texte ressemble étrangement aux avanies en tout genre que les nazis ont fait subir aux juifs à partir des années trente ; au demeurant Félix SALTEN quittera l'Autriche à partir de l'Anschluss en 38 pour se réfugier en Suisse où il mourra.

Mon troisième et dernier souvenir concerne les plages de l'atlantique pour celles et ceux qui comme Andrée aiment l'immensité et le tracé à perte de vue du fil de l'eau ; mais pour Andrée ces plages représentaient aussi ses amours avec Louis Beirnaert.

Andrée était une femme aimante et qui a été aimée.

Elle a souvent évoqué ce lieu de la cote l'atlantique qui a pendant longtemps été considéré comme le bout du monde où les amours pouvaient s'exposer tout autant que se cacher ; ce fut longtemps aussi un hors- lieu ; un lieu que je connais bien aussi, Lacanau.

Plus tard viendra la glisse et le monde du surf, la fin de cet autre hors lieu dont nous partageons l'expérience.

Voilà, ce sont deux ou trois choses que je savais d'elle que je n'oublie pas.

Enfin comment ne pas évoquer nos diners sous la houlette de Jean-Pierre, notre cuisinier où par périodes variables nous nous retrouvions avec Danièle, Claude-Noëlle, Bernard et Claude¹⁰ à sa table et, selon l'actualité nous évoquions les questions analytiques qui nous traversaient ; Andrée n'a jamais manqué d'éveil selon la formule de Ferenczi.

Andrée, tu nous manques

Guy Dana
Psychanalyste à Paris

*

¹⁰ Danièle Lévy, Claude-Noëlle Pickman, Bernard Toboul et Claude Rabant

La reine d'Esches et les 5 mousquetaires : désir de côtoyer les frontières de l'oncologie, de les franchir et de s'y déployer.

Darius Razavi

Je remercie le Cercle Freudien de m'avoir invité à cette journée qui m'a permis de ressentir la présence dans les cœurs de notre chère Andrée Lehmann. Cette invitation m'a poussé à me plonger dans mes souvenirs. Sachez qu'Andrée était notre invitée permanente à Bruxelles où elle coanimait régulièrement avec Françoise Daune des groupes de supervision accessibles aux membres de l'équipe de Psycho-oncologie de l'Institut Jules Bordet, le Centre des Tumeurs de l'Université Libre de Bruxelles, l'équivalent Belge des Centres de Lutte contre le Cancer Français. Les jours passant, mes souvenirs m'ont transporté vers nos rencontres fréquentes. Avec un petit nombre de collègues de tous les pays nous étions amené à échanger plusieurs fois par an à l'occasion et autour de divers événements – congrès de sociétés diverses, journées d'études, journées d'enseignements - ayant pour thème central les affections cancéreuses et leurs conséquences pour les patients et leurs proches. Nos discussions lors de ces rencontres tournaient bien évidemment autour du statut de la subjectivité en cancérologie... incluant aussi les nôtres.

En préparant ma présentation de ce 20 Janvier 2024, des images d'une Andrée enfant, à proximité des « frontières » de la vie de ses parents se sont imposées à moi: issue d'une famille aschkenaze du côté de son père et sépharade du côté de sa mère, née près de la frontière franco-allemande, père ayant participé à la conception et à la réalisation de la ligne Maginot, enfance dans un mouvement de jeunesse protestant. Comme chacun sait, le reste de sa vie d'adolescente continue à la faire vivre autour de la frontière franco-allemande et des franchissements traumatiques de celle-ci au cours de la 2ème guerre mondiale à la fois pour elle, pour ses parents et des proches: elle

deviendra résistante au sein de la 6^{ème} section des éclaireurs israélites et agent de liaison pour accueillir les déplacés et les préparer à la clandestinité. Ses parents ont été déportés. Elle apprit plus tard qu'ils « étaient » à Auschwitz. A la lecture de ce qu'elle écrit à propos de cette phase de vie et du tragique associé, elle y déploie une résilience, elle s'accommode entre autres à l'obligation de changer d'identité, elle devient Andrée Lamirand, et est cachée dans une ferme. Elle rapporte avoir ainsi appris que « penser » écarte la peur. Après la guerre, jeune adulte, elle organisera des rencontres franco-allemande qu'elle décrit comme « difficile et violente » et fera même passer à Berlin, des pasteurs protestants de l'est à l'ouest ! Elle avait évoqué avec moi tout cela avec pudeur et force pour m'expliquer sa vision de la Psycho-oncologie, une discipline qui émergeait alors.

Il va de soi qu'il ne faut pas abuser d'une métaphore même si elle est belle. Je prie le lecteur de ces lignes de ne pas m'en vouloir si je m'y réfère à nouveau. Pour ceux qui s'en souviennent dans les années 1970, la frontière entre cancérologie d'un côté et psychiatrie, psychologie et psychanalyse de l'autre était très peu poreuse. Avec une identité de psychanalyste, Andrée Lehmann avait traversé cette frontière, offert son temps, son amitié, son soutien et transmis son art et sa culture psychanalytique. Dans nos échanges, nous étions nombreux à l'avoir invité à écrire et rassembler ses visions de cette « transmission ». La Reine d'Esches et les 5 Mousquetaires se mirent au travail pour relater ses expériences et ses réflexions. Aujourd'hui, psychiatres, psychologues, psychanalystes s'intègrent de manières diverses à la clinique oncologique et les expériences et les réflexions d'Andrée sont là et à portée de main dans un ouvrage qui s'intitule « L'atteinte du Corps : une Psychanalyste en Cancérologie » et qui a été édité par ERES en 2014. Je me permets de résumer ci-dessous les points théoriques saillants qui y apparaissent et ce principalement avec ses mots. Ses réflexions de pionnières de la psychanalyse appliquée à l'oncologie inspirent depuis quelques décennies le travail quotidien des cliniciens psychiatres, psychologues et psychanalystes en cancérologie : pour ne pas alourdir ce court texte, je m'y référerai par « le(s) clinicien(s) ».

Andrée Lehmann rappelle que les affections cancéreuses et leurs traitements peuvent traumatiser au niveau psychologique et somatique, engendrer des sentiments d'inquiétante étrangeté et transformer la relation du sujet au réel de son corps, de ses relations et des autres. Elle rappelle aussi que si des processus de déliaison opèrent alors, ces processus s'associent régulièrement à des processus de reliaison. Il s'agit pour ceux qui sont confrontés au cancer de renouer le réel insupportable au symbolique et à l'imaginaire. Ces processus de liaison permettent au sujet d'intégrer les expériences vécues en faisant émerger de nouveaux nouages du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

Pour favoriser cela les « cliniciens » doivent rentrer en relation avec patients et proches et s'ouvrir à leurs discours. Dans un contexte médical, il va de soi qu'ils doivent aussi être ouverts à ce que ce discours porte exclusivement sur le corps, la maladie ou les traitements. Le « clinicien » peut favoriser l'amorce, la relance ou la poursuite d'un travail de subjectivation. C'est par la parole que se relance le fonctionnement subjectif et le travail de subjectivation. Certains patients mènent ce travail seul. Certains patients ont du mal à réaliser ce travail en raison d'une détresse ou d'une souffrance secondaire à l'intrusion dans leur vie d'un

réel insupportable. Le réel insupportable, c'est évidemment souvent un corps habité par la maladie et la mort et agressé par les traitements. Cette détresse et la souffrance interfèrera régulièrement avec le fonctionnement subjectif et le travail de subjectivation. Andrée Lehmann rappelle que le « clinicien », s'il tolère l'impuissance et l'incertitude, pourra plus facilement établir dans la relation avec les patients et leurs proches un lien qui favorisera un retour à une vie psychique moins défensive et une remise en route de la pensée. Elle attire l'attention aussi que des scènes vécues dans un contexte oncologique peuvent sidérer ou fasciner certains « cliniciens » : cela découle d'histoire personnelle singulière et cela gagne à être analysé et travaillé en supervision ou intervision.

Elle rappelle aussi dans son ouvrage que les affections cancéreuses et leurs traitements ont des impacts divers sur les soignants engagés dans les soins aux patients car cet engagement les touche profondément. Leurs relations avec les patients sont en effet souvent émotionnellement chargées car les affections cancéreuses « résistent » aux traitements et que les symptômes de ces affections et les effets secondaires des traitements sont souvent « inconfortables ou douloureux » et partiellement « contrôlables ». C'est pour ces raisons, entre bien d'autres, que les idéaux professionnels de certains soignants s'altèrent avec le temps. Ainsi les « cliniciens » psychiatres, psychologues et psychanalystes sont confrontés à la détresse et à la souffrance des patients, de leurs proches... et de leurs soignants... et cela journallement !

Andrée Lehmann évoque également dans son ouvrage les questionnements éthiques rencontrés en clinique oncologique. En effet les « cliniciens » psychiatres, psychologues et psychanalystes sont régulièrement confrontés à des impasses décisionnelles de tous types qui jalonnent la pratique des soins. Pour dire les choses autrement, la pratique des soins échappe parfois aux recommandations disciplinaires dénommée *guidelines* en anglais. Des solutions doivent être alors trouvées pour s'appliquer aux réels des patients et de leurs proches. Ceci nécessite la production d'une éthique car le « ce qu'il faut faire » n'apparaît pas de façon évidente. Pratiquement il s'agit d'analyser le réel et de retourner au singulier. Des déclinaisons ou des interprétations des recommandations, des règles déontologiques et des lois s'imposent alors aux soignants. Cela peut engendrer une détresse morale chez les soignants en général et chez les médecins en particulier, et aussi induire des crises relationnelles au sein des équipes soignantes. Le « clinicien » doit dès lors communiquer et échanger avec l'équipe soignante et avec chaque soignant impliqué. Il s'agit de libérer la créativité de groupe et de chacun pour trouver si possible une issue. Pour cela il s'agit de puiser dans l'existant trans-subjectif, en d'autres mots dans le collectif et dans le culturel. La solution générée s'inscrit ainsi dans une intersubjectivité groupale en continuité avec la culture commune. Le « clinicien » de par sa capacité réflexive, a une fonction de tiers dans l'équipe soignante tout en faisant partie de celle-ci. Il favorise la communication, tout en apportant son expertise et en favorisant l'émergence de solutions. Il ne s'agit pas uniquement de transmettre un savoir. Le dit et l'agit du « clinicien » s'inscrit dans un champ intersubjectif exposé à un réel inconfortable, difficilement supportable ou insupportable. Sa capacité de s'identifier et de soutenir est ainsi mise à l'épreuve des détresses et souffrances des patients, de leurs proches et de leurs soignants.

Ces paragraphes ci-dessus synthétisent j'espère fidèlement le leg d'Andrée Lehmann à l'exportation de la psychanalyse vers la Psycho-oncologie. Ceux qui veulent en savoir plus sur cette discipline nouvelle peuvent consulter un ouvrage intitulé, « Psycho-oncologie : Concepts Théoriques et Interventions Cliniques » édité par Elsevier-Masson en 2019.

Darius Razavi
Psychanalyste à Bruxelles

*

Hommage à Andrée LEHMANN

Josette Olier

Une psychanalyste.
Mais non ! une femme, voyons !!!

Son regard – non ses yeux – accueillant, invitant, aimables,
Arrêtant tout à coup le mouvement qu'on avait amorcé ;
Reprenant cependant l'invite du mouvement premier,
Soutenant en silence – silence du sculpteur la main sur la matière d'où naît la
séduction ... d'une forme créée.

Et l'on se voit marchant, somnambule, flottant, par force porté,
Un sillage absolu faisant autorité.

De la porte qu'on ouvre à la salle où l'on va, marchant à son côté,
L'étendue du couloir est un divan cadré,
Une séance d'analyse,
Un parcours, quoi qu'on dise.

Pour sûr, avec elle on veut travailler !!!
Elle le veut bien, pour sûr.
Quand ? Tout de suite ! Demain ! ... Dans un mois dans un an.
Mais non, hier bien sûr !

Ton serein,
On l'attend.

Une psychanalyste. Non !!! une femme, voyons.

Josette Olier
Psychanalyste à Paris

*

« L'analyste, la parole, le corps »

Catherine Vanier

J'ai rencontré Andrée Lehmann dans les années 70, lorsque toutes deux étions membres de l'École Freudienne de Paris. Très vite nous sommes devenues des amies. Il était difficile en effet de côtoyer Andrée sans tomber sous le charme de l'être humain merveilleux qu'elle était. Bien sûr lorsque des amies qui font le même métier se rencontrent et sont animées par la même passion de l'inconscient, elles en viennent très rapidement à parler ensemble de leur travail et des questions qui se posent à elles.

A l'époque où déjà psychanalyste je suis passée de la psychiatrie et la pédopsychiatrie au travail en unité de réanimation néonatale, il n'y avait pas d'analystes dans ces services et tout était à inventer, à découvrir. Tout faisait questions pour moi. Quelle pouvait être notre place dans cet univers ultra scientifique et médicalisé ? Comment répondre à la demande des médecins qui souhaitaient de l'aide ? Comment être à l'écoute des patients ? Autant de questions si éloignées du dispositif habituel du divan et du fauteuil qui étaient extrêmement déroutantes, surtout lorsque notre seule boussole était Freud, Lacan et notre clinique habituelle. Je n'étais pas médecin et de la réanimation j'ignorais tout. Andrée me disait qu'en arrivant dans ces équipes, nous avions toujours au début l'impression de perdre nos repères. Bien sûr elle avait raison.

Heureusement Andrée était toujours là pour moi et nous nous retrouvions souvent pour parler de nos expériences respectives. Elle m'avait précédée de quelques années dans le travail si particulier des psychanalystes qui s'était aventurés dans des services de médecine et était avec Ginette Raimbault, mon contrôleur à l'époque, une des pionnières de la psychanalyse en médecine. Son premier conseil fut de me mettre à étudier cette médecine justement. A propos des médecins elle me disait : « Si tu ne comprends pas ce qu'ils font et de quoi souffrent leurs petits patients, si tu ne vois pas l'utilité des soins qu'ils doivent endurer, tu ne pourras pas travailler avec eux ». Bien sûr je l'écoutais, trop heureuse de pouvoir m'appuyer sur elle et de profiter de son expérience. Elle

s'agissait pour moi d'une véritable transmission toute empreinte d'amitié et de compagnonnage.

Quelques années plus tard elle est venue avec Louis Beirnaert travailler aussi avec nous auprès de Maud Mannoni. Membre d'Espace analytique elle a été très active, également membre du conseil d'administration, ses propositions nous furent toujours précieuses ainsi qu'en réunion et en séminaire son apport au travail concernant la théorie et la recherche, extrêmement riche.

En réanimation néonatale le travail que j'ai pu faire durant ces 30 années de pratique, s'inscrit pour moi dans la droite ligne de ce qu'Andrée et Ginette Raimbault nous ont transmis. Par exemple : À mon arrivée dans le service, les médecins me demandaient surtout « d'adapter » à la situation « prématurité » les parents qui posaient des problèmes, ceux qui ne se faisaient pas une joie de cette naissance, ceux qui n'étaient pas contents que leurs enfants soient réanimés et qui ne se montraient pas reconnaissants. Ils me demandaient de les décharger de l'angoisse des familles qui, me disaient-ils, les « empêchaient quelques fois de travailler ». Et nous nous questionnions, Andrée et moi sur la difficulté des médecins à accepter l'idée que la prise en charge des patients comporte toujours une dimension psychique. Comme si plus la médecine devenait scientifique, plus la subjectivité devait laisser place à l'objectivité la plus rigoureuse éliminant toute prise en charge possible par le médecin autre que médicale et que les médecins souhaitaient pour s'en débarrasser la confier à un autre « spécialiste » Elle était catégorique sur cette question, elle nous disait « Le médecin ne doit pas se défilier face au patient, sa présence physique est un point d'appui indispensable. »

Si j'ai accepté de recevoir les parents, ce n'est pas parce qu'ils inquiétaient l'équipe, mais pour parler avec eux de leur bébé et de son évolution. Dès cette première rencontre, l'analyste écoute d'une oreille différente. Il n'est pas dans l'interrogatoire médical, ni même médico-psychologique. C'est parce que l'analyste ne répond pas à la demande des parents sur le mode d'un savoir scientifique ou même psychologisant concernant le développement psycho-affectif du bébé qu'ils peuvent lui parler. C'est aussi parce qu'il ne leur explique pas la « bonne attitude » à avoir auprès du bébé, ou le comportement le mieux adapté, ou encore les raisons de leur désarroi, qu'une parole sera possible et que quelque chose du drame familial qui accompagne cette naissance pourra se repérer, dévoilant la trame fantasmatique dans laquelle cette prématurité vient s'inscrire. L'écart entre la position de l'analyste qui a tout à apprendre des parents, et celle du réanimateur, va lui permettre d'entendre l'articulation entre ce que les parents projettent sur le corps de leur enfant, petit morceau « réel » de leur propre corps, et l'enfant dont les médecins s'occupent. Dans ces moments extrêmement angoissants c'est toute la fantasmatique familiale qui se trouve mobilisée puisque la vie et la mort sont en jeu. L'écart entre réanimateur et psychanalyste est du même ordre que celui qui sépare savoir et vérité. Le savoir médical des médecins qui concerne tous les enfants, n'est pas la vérité d'une histoire qui elle, diffère pour chaque patient. C'est cet écart de position qui fera la différence. Andrée insistait toujours sur ce point. A partir des effets de transfert, pourront être travaillé le fantasme et l'histoire familiale. Il s'agira alors du déchiffrement d'un discours et de ses effets. Ce déchiffrement, intéresse

aussi les soignants et leur permet de travailler différemment. Il est important pour eux de repérer que les malades ont une vision de la maladie qui n'est pas la vision scientifique des médecins. La prématurité ne veut pas dire la même chose pour un réanimateur que pour les parents d'un bébé de 500 grammes. Et Andrée nous éclairait sur l'importance de tenir compte du malentendu entre médecins et patients. Lorsqu'un médecin dit par exemple : « Ce n'est rien », que sait-il de ce « rien » pour le patient à qui il s'adresse ? Quels effets ses paroles auront sur lui ? Par exemple que s'annonce-t-il à lui-même quand il annonce un pronostic défavorable ?

Pour les parents, l'enfant devient le révélateur de tout un drame familial que l'évènement « prématurité » vient concrétiser. Désseparés, ils cherchent souvent à donner un sens à cette naissance, à trouver une cause à cette effraction du réel dans leur vie. Mais pour l'analyste, il ne s'agit ni d'effet ni de cause à rechercher, mais plutôt de repérer ce qui fait l'articulation de la maladie prématurité à l'histoire des parents pour qu'ils puissent vivre un peu « autrement » cette naissance et qu'une rencontre avec leur bébé soit rendue possible. Repérer les signifiants qui prennent le bébé « au corps ». Pour cela il faut pouvoir entendre, la violence, et les effets de la pulsion de mort. Le transfert sur le psychanalyste de l'équipe, et le type d'écoute qu'il propose permet que des choses soient dites qui ne pourraient jamais l'être à un médecin réanimateur. Il ne s'agira pas de prendre les parents en analyse, mais juste de déjouer les pièges fantasmatiques dans lesquels les parents sont pris et qui empêchent qu'une place soit faite à l'enfant. Comme Andrée le soulignait il ne s'agit pas en médecine de prendre les patients ou les médecins d'ailleurs en analyse mais de leur permettre de repérer un peu l'effet que la parole a sur le corps.

Avec les bébés, il s'agissait pour moi d'essayer de comprendre comment une subjectivation va être possible pour eux, alors qu'ils ne sont à la naissance reliés qu'aux fils des machines qui le font vivre et en position d'être exclusivement « objets de la médecine ». Comment le circuit pulsionnel va-t-il se mettre en place alors que tous les trous du corps sont détournés de leur fonction et que le bébé réanimé n'a jamais faim, qu'une fois ventilé il ne peut pas pleurer, ne peut jamais faire appel à l'Autre secourable dont Freud nous parlait déjà. Laissé à ses seules machines, le bébé qui s'identifie toujours au monde qui l'entoure risque bien de s'identifier à sa machine si un autre ne s'adresse pas à lui, si on ne lui parle pas. Les soignants sont souvent les interlocuteurs privilégiés des petits patients s'ils prennent le temps de lui parler. Constatant les effets des mots sur le corps de leurs patients minuscules, les médecins dans un premier temps me traitaient de sorcières. « Seules les sorcières croient au pouvoir des mots » me disaient-ils. Et pourtant Andrée le soulignait souvent : les mots prennent au corps. Elle insistait aussi sur le fait que la prise en charge d'un patient reposait sur toute une équipe d'où la nécessité de travailler aussi avec les médecins non seulement à l'occasion de synthèses d'équipe mais aussi au coup par coup, dans un couloir à l'improviste avec chacun d'eux. « Là où ça parle » disait-elle.

Là où ça parle, elle était en effet toujours présente et pour peu qu'on les écoute, comme nous en avons déjà témoigné, les médecins eux aussi parlent. Andrée Lehmann en a témoigné bien souvent insistant sur l'importance des

effets de transfert aussi bien avec les patients qu'avec les soignants pour mener à bien cette aventure étrange qu'est pour un analyste l'aventure du travail en médecine. Mieux que personne elle aura su nous donner les repères nécessaires pour nous permettre de nous y risquer.

Catherine Vanier
Psychanalyste à Paris

*

Hommage

Jean-Pierre Basclet

« Comment faire un travail psychanalytique dans un hôpital sans y faire de psychanalyses ? »

À cette question, Louis Beirnaert, qui aurait eu, peut-être, tant à dire, sur celle que nous célébrons aujourd'hui, répondait ceci :

« Il s'avère pourtant que l'exclusion des conditions qui sont liées à la pratique désignée par "faire son analyse", ouvre un espace à un type de rencontre où "le psychanalytique" a lieu... ».¹

Qu'est-ce que « le psychanalytique » quand c'est le corps qui occupe le devant de la scène, par les maux et la douleur dont il peut être le siège ?

Qu'est-ce que serait, alors, faire advenir du « psychanalytique » dans le champ de la médecine contemporaine, si aliénée au discours de la science et à celui du capitalisme ?

C'est avant tout proposer (et aussi, peut-être, opposer) à « L'ordre médical », si bien décrit par Jean Clavreul², sereinement, sans arrogance mais fermement, que les corps peuvent être aussi (et même, avant tout, pour certains) « malades du signifiant » comme l'a développé François Perrier.³

C'est aussi faire entendre que ces corps, les tourments et les maux dont ils sont le siège, avant tout, témoignent de la présence de sujets, là où, de nos jours, il s'agit, au mieux, de « remettre le patient au cœur du dispositif de soins ». Novlangue qui ne parvient pas à effacer le fait que l'EBM (*Evidence Based Medicine*, la médecine basée sur des preuves) s'est construite sur une vision consumériste des soins.

¹ Louis Beirnaert, *Psychanalyste dans un Centre Anti Cancéreux*, in Revue « Études », 1983

² Jean Clavreul, *L'ordre Médical*, Paris, Seuil, 1978.

³ François Perrier, *Les corps malades du signifiant*, Paris, InterÉditions, 1984.

Ce sujet, qui plus est, clivé, comme beaucoup le savent maintenant, Andrée Lehmann a su en être le truchement, l'interprète et parfois l'avocate auprès de la médecine et faire entendre ce que, même ce sujet, ne s'entendait pas dire et donc, a fortiori, ce dont la médecine ne pouvait soupçonner l'existence.

Elle, Andrée, était en mission, suivant, peut-être, en cela, Lacan, lequel se considérait « *comme missionnaire du médecin* »⁴. Elle était en mission, comme pendant la guerre. Mais, justement, l'ayant vécue, la guerre, réelle, la vraie, elle n'était pas, en tant qu'analyste, en guerre contre une médecine elle-même chahutée par les bouleversements de la science, par les changements sociétaux et l'apparition de maladies nouvelles.

Elle était, d'une certaine manière, autant au chevet de cette médecine qu'on peut l'être à celui des malades.

Cette position que j'ai tenté, comme bien d'autres, de faire mienne, à mon tour, même si elle est servie par un discours qui se frotte à celui de la médecine, introduit à une pratique clinique qui est, avant tout, présente en actes.

Andrée se méfiait des beaux discours qui sous-tendent certaines postures. Elle énonce clairement que, je la cite : « *L'analyste n'a pas à proposer la psychanalyse comme idéal de fonctionnement de la subjectivité. La théorie analytique n'est pas faite pour être prêchée, elle doit être mise en acte.* »⁵

On retrouve, peut-être, là, comme un lointain écho, les mots catégoriques de Freud s'adressant à son neveu Edward Bernays : « *On ne doit pas utiliser la psychanalyse dans les polémiques* »⁶

Andrée Lehmann précise, quelques lignes plus loin : « *Son objectif [de la psychanalyse] est de préserver ou de faire advenir le sujet lorsqu'il est en souffrance, lorsqu'il se signale comme absent.* »⁷

Utilisons donc la psychanalyse, comme Andrée l'a pratiquée, au service du « *corps et de la peine des hommes* » (et des femmes), pour reprendre le titre des écrits de Pierre Benoit, au chevet, entre autres, des « *maladies nécessaires* », ces « *maladies somatiques qui apparaissent comme l'expression nécessaire d'évènements inaccessibles* » comme les définissait si clairement Jean Perroy dans son introduction aux travaux de son ami.⁸

⁴ Jacques Lacan, *Psychanalyse et Médecine* (1966) in *Petits écrits et conférences*, document de travail

⁵ Andrée Lehmann, Op. cit. p. 222.

⁶ Sigmund Freud, *Correspondence Anna Freud - Sigmund Freud. 1904-1938*. (lettre du 5 novembre 1920), (2006) trad. O. Mannoni, Paris, Fayard, 2012, p. 274-275 .

⁷ Id.

⁸ Pierre Benoit, *Le saut du psychique au somatique* in *Le corps et la peine des hommes*, Paris, l'Harmattan, 2004, p. 17.

Quelle serait donc cette absence du sujet dans une situation où, il nous semble paradoxalement, par ses plaintes, sa douleur et sa souffrance psychique, d'une présence parfois insupportable ?

Il est avant tout absent du discours médical. Si cette absence est requise dans certaines circonstances, pour le bien-être des protagonistes, patients et médecins (l'anesthésie générale est quand même un progrès sur lequel il serait hasardeux de revenir), elle résulte, avant tout du sort qui est fait aux différentes manifestations par lesquelles un sujet malade tente de se faire entendre de la médecine et qui ne sont, la plupart du temps, pas reconnues, pas entendues ou, si elles le sont, sont souvent considérées comme parasitant le discours médical, en perturbant l'ordre.

Ce sont bien ces manifestations à l'écoute desquelles se met la psychanalyse ainsi que le souligne Andrée Lehmann : « *la psychanalyse, comme corpus clinique et théorique, s'est constituée à partir de faits dont la démarche médicale ne parvient pas à rendre compte, bien qu'ils interrogent constamment le médecin et interfèrent dans sa pratique.* »⁹

Mais cette absence du sujet se double d'une autre qui ne rend pas la relation soignante plus aisée, bien au contraire. C'est cette façon dont un sujet peut être absent à lui-même quand les circonstances excèdent ses propres capacités à faire face à ce qui lui « arrive », comme on dit.

Je veux parler de ce réel qui s'impose au sujet et qui laisse celui-ci, bien souvent interdit, ne parvenant pas, par du langage (le sien propre mais aussi, celui du soignant), à « sémantiser » ce réel, pour reprendre une expression de Pierre Benoit.

L'irruption de ce réel n'est pas sans être traumatique. Andrée pointe avec beaucoup de pertinence cette difficulté rencontrée dans la clinique : « *Dans le rapport à une situation traumatique, la parole perd la plus grande partie de ses fonctions : elle n'exprime pas, elle ne communique pas, elle ne lie pas, elle ne permet pas non plus de penser la chose en son absence.* »¹⁰

L'annonce du diagnostic, celle des rechutes, de l'aggravation, et même, parfois, paradoxalement, celle de la rémission voire de la guérison sont autant de situations qui peuvent constituer des moments traumatiques desquels le sujet peut s'absenter.

C'est que ce corps, bien souvent martyrisé par la maladie et les traitements qui tentent d'en venir à bout est, avant tout, ce par quoi un sujet est introduit « *dans l'économie de la jouissance* » pour reprendre les mots de Lacan¹¹, jouissance qui, justement « *signe la présence d'un sujet qui, tout en se plaignant des effets*

⁹ Andrée Lehmann, Op. cit. p.225.

¹⁰ Id. p.75.

¹¹ Jacques Lacan, *La troisième*, (1974) Association Psychanalyse et Médecine, document de travail, p. 63.

de cette jouissance, laisse entendre qu'il ne peut y renoncer malgré les tourments que ces effets suscitent en lui, dans sa chair et dans sa vie. »¹²

Toute la difficulté de la relation soignante est dans ce « *laisse entendre* ». Car ça ne se laisse entendre que de celui ou celle qui se met à l'écoute de ce phénomène et qui soit en attente de ce que « *le sujet avoue lui-même sa vérité et qu'il l'avoue sans le savoir* »¹³ pour reprendre les mots de Lacan.

Mais, la *furor sanandi* qui guide peu ou prou la démarche du médecin ne lui permet pas d'accéder à cette vérité du sujet, tant la médecine reste accrochée à satisfaire la demande du patient, de le guérir de ce dont il souffre.

Quelqu'un doit donc être en charge de cette dimension d'un désir insu du sujet lui-même et encore plus du médecin qui, même s'il venait à l'identifier, ne saurait s'y résoudre et que Lacan résume ainsi : « *Quand le malade est envoyé au médecin ou quand il l'aborde, ne dites pas qu'il en attend purement et simplement la guérison. Il met le médecin à l'épreuve de le sortir de sa condition de malade ce qui est tout à fait différent, car ceci peut impliquer qu'il est tout à fait attaché à l'idée de la conserver.* »¹⁴

Andrée fut de ces praticiens de la psyché au chevet de ces femmes, ses sœurs en féminité, atteintes précisément dans une partie du corps dévolue justement à cette féminité, ces femmes, pour lesquelles, dans ces circonstances, « *la question de la féminité se pose différemment de celle de la santé* »¹⁵. Elle, si résistante, les a aidé à vaincre leurs propres résistances à donner un sens à ce qui n'en avait pas de prime abord et qui s'inscrivait en excès des moyens psychiques dont elles disposaient.

Dans le cadre dit de la « cure-type », il est requis du psychanalyste de se tenir, dans sa pratique, à l'écart du corps de ses patients et de s'interdire d'y avoir accès.

Ces règles fondamentales, antinomiques qu'elles sont avec celles qui régissent le domaine des soins, pourraient, dans une pratique hospitalière, marginaliser voire isoler le psychanalyste du reste des membres des équipes soignantes.

Elles sont pourtant, ces règles, ce qui permet d'avoir accès à cette dimension subjective dont la médecine est, la plupart du temps, embarrassée.

¹² Jean-Pierre Basclat, *Pas si loin l'un de l'autre*, Paris, Fauves Éditions, 2015, p.84.

¹³ Jacques Lacan, *Psychanalyse et médecine*, Op.cit, p.99

¹⁴ Jacques Lacan, Op. cit. p.94

¹⁵ Andrée Lehmann, Op. cit. p.77.

Ce que le (la) psychanalyste peut partager de ce qu'il (elle) recueille ainsi, peut lui permettre, travaillant au sein d'une équipe, d'éclairer celle-ci sur ce qu'elle n'a pas pu, elle n'a pas su voire pas voulu, s'attarder.

C'est que, s'y attarder, c'est courir le risque d'être dérouté par ce qu'on y découvre. C'est une « sortie de route » que beaucoup de soignants redoutent car elle nous contraint à prendre des chemins de traverse qui ne sont plus balisés d'aucun panneau et dont la destination nous reste longtemps incertaine.

Andrée Lehmann aura été de ces psychanalystes, peu nombreux, au départ, qui aidèrent les psychologues cliniciens de ma génération, je dirai, à « se tenir » dans de telles conditions.

Elle aura été celle qui nous initia à « *soutenir une position d'analyste dans des conditions qui ne s'y prêtent pas* »¹⁶, pour reprendre ses propres mots. Ce que j'ai traduit avec les miens par « *travailler en milieu hostile* », mots qui veulent témoigner de ce que l'exercice lié à la position d'analyste, peut relever de ce que la sociologie était pour Pierre Bourdieu : un sport de combat mais peut être aussi le véhicule de grandes découvertes sur la nature humaine.

Andrée aura su, également, écouter nos frustrations, nos emportements, nos maladresses (et nos émerveillements) avec bienveillance, malice parfois, rigueur toujours, nous tançant même vertement quand nous confondions la mission qu'on disait s'être fixé, d'être psychanalystes dans le champ de la médecine, avec les comptes que certains d'entre nous avaient à régler avec la dite médecine...

Je dirai, avec malice et tendresse, sans trop malmener, j'espère, le souvenir qu'elle nous laisse, qu'Andrée a fait des petits et que c'est dorénavant à ceux-ci de continuer le chemin qu'elle a contribué à frayer.

L'époque n'y est pas propice et quelque chose d'une refondation, d'un repositionnement de la psychanalyse dans la vie de nos sociétés et de leurs institutions s'impose à tous ceux (et celles) qui veulent faire vivre la leçon freudienne, c'est-à-dire « *la découverte de l'inconscient qui a renversé toutes les positions antérieures des problèmes* ». ¹⁷

Jean-Pierre Basclat
Psychanalyste à Paris

*

¹⁶ Andrée Lehmann, *L'atteinte du corps. Une psychanalyste en cancérologie*, ères, Toulouse, 2014, p.222.

¹⁷ Lettre de Sigmund Freud à Juliette Favez-Boutonier (alors Juliette Boutonier) le 11 avril 1930. Citée par Pierre Benoit, *Le saut du psychique au somatique* in *Le corps et la peine de hommes*, Paris, l'Harmattan, 2004.

Transmettre

Intervention pour l'hommage à Andrée Lehmann

Jean-Pierre Lebrun

J'ai eu la chance de rencontrer Andrée Lehmann autour de deux moments forts ! Une première rencontre autour de la parution de mon livre sur "la maladie médicale"¹. C'était en 1993. A l'époque, s'occuper de psychanalyse en médecine était un peu considéré comme un pis-aller, comme un éloignement de la rigueur de la discipline et j'ai donc été heureusement surpris de l'appui que Andrée Lehmann avait trouvé dans cet ouvrage pour soutenir son propre travail et de ce fait lui apportait la légitimité de ses interventions cliniques dans le cadre de sa place au sein d'une équipe de cancérologie à l'institut Gustave Roussy de Villejuif.

Nous avons échangé à plusieurs reprises autour de son travail et j'ai pu apprécier sa détermination, sa consistance, sa rigueur dans la façon dont elle soutenait sa place d'analyste dans ce service hospitalier.

Elle m'a par ailleurs demandé à l'époque de bien vouloir la seconder dans ses interventions dans une équipe de recherche au FNRS et j'ai été particulièrement frappé par la façon dont elle tenait sa place face à d'éminents professeurs de médecine. Son engagement était on ne peut plus déterminé et ses interventions passaient particulièrement la rampe auprès de ces médecins, tous pourtant à la pointe de la scientificité.

Un second moment de rencontre a été sa demande - qui est arrivée jusqu'à moi via Anne Joos - d'être éditée. Je l'ai retrouvée à cette occasion avec toujours les mêmes incontournables qui la caractérisaient. Ce fut de plus l'occasion d'initier une nouvelle collection chez Erès que j'ai intitulée "singulier-pluriel". Le livre d'Andrée était l'exemple-même de ce que je souhaitais soutenir comme publications, à savoir parvenir à parler de la psychanalyse lacanienne sans ériger ce "mur de langage qui s'oppose à la parole" (Lacan).

Ce qui me reste d'Andrée Lehmann, c'est sa présence y compris corporelle et sa façon on ne peut plus personnelle qu'elle avait de soutenir la position éthique que Louis Beirnaert a très bien ramassé dans des formules qui continuent à nous parler au plus vif : *L'acte de l'analyste ne se pose que des rapports singuliers que soutient un analyste à ce qui tient pour lui de "loi non écrite" et qu'il nomme suivant différents langages : interdit de l'inceste, castration, loi du père, Désir qui n'est réductible à aucun désir, fut-il celui de guérir...(...) Dans son parcours,*

¹ Réédité depuis en Erès-Poche sous le titre "De la maladie au malade, psychanalyse et médecine dans la Cité" Erès 2017.

il pose des actes éthiques dans la mesure où, dans la singularité qu'il doit à son histoire, il se met en rapport avec la loi dont nous avons parlé et dont la méconnaissance a produit son malheur. Ce faisant, il advient au "je" sans que s'accomplisse pour lui la perte des repères moraux ou autres dont il s'assurait jusque dans sa névrose même. Il aura parfois à affronter sur ce chemin la défiance, le scepticisme, voire l'hostilité d'un milieu qui ne le reconnaît plus, et sans toujours le dire, le condamne².

Tel est bien ce qu'est parvenue à soutenir tout au long de son existence Andrée Lehmann, cette *psychanalyste en oncologie* et que je suis ravi d'avoir eu l'occasion de rencontrer... et le très grand plaisir d'éditer.

*Jean-Pierre Lebrun
Psychanalyste à Namur*

*

² L. Beirnaert, *Aux frontières de l'acte analytique*, Seuil 1987, p. 100.

Hommage

Marie Pesenti-Irrmann

J'ai peu connu Andrée Lehmann, contrairement aux personnes qui ont eu la chance de travailler au long cours avec elle. Je l'ai connue assez tardivement dans sa vie mais suffisamment pour connaître sa passion de transmettre son histoire, celle de son adolescence engagée comme celle de son parcours comme psychanalyste. Inlassablement pour moi qui la découvrait, elle racontait ce qui avait été les décisions de sa vie aux différentes étapes de celle-ci, qui témoignait d'une détermination farouche à s'engager sans hésitations.

La belle jeunesse d'Andrée jusque dans son grand âge trouve là son origine. La force d'un désir que je dirais solaire sans atermoiements ou craintes frileuses comme si son engagement au sortir de l'adolescence s'était poursuivi avec la même force tout au long de sa vie. Sans doute un acte inaugural qui allait imprimer durablement, définitivement son rapport au monde.

Elle témoignait de ce qui est possible quelles que soient les circonstances, de ce qui avait été possible pour elle sans aucun souci de donner des leçons ou de faire école.

C'est pourquoi parler de transmission ici suppose qu'on donne à ce terme une autre portée que celle qui a trait à un enseignement.

Cette journée est bienvenue puisque s'il y a eu transmission, il s'agit avant tout d'une transmission de surcroît, celle qui advient d'une rencontre, celle que chacun d'entre nous aura eu avec Andrée ce qui n'est pas sans lien avec ce qui se joue de plus intime dans la rencontre avec un analyste dans une cure. Et comme elle l'écrit dans son livre « la transmission ne se décrète pas. On a ou non la chance de pouvoir la réaliser ».

Mes premières rencontres avec Andrée ont eu lieu à peu près concomitamment à l'occasion de mon jury, ce qu'à Espace Analytique on appelle le jury et à l'occasion de la publication de son livre que je souhaitais présenter en librairie à Strasbourg.

Lors de mon jury qui consiste, pour ceux qui ne connaissent pas cette procédure, à venir témoigner lors de plusieurs rencontres avec un groupe de quatre collègues analystes de son expérience de l'analyse et notamment de ce qui aura pu être des moments de passe, Andrée s'était montrée curieuse, intéressée par ce qu'elle découvrait de mon parcours, de ce qui y était en

mouvement. C'est cela je crois ce qui la motivait , le réel à l'œuvre dans ce qui se meut, dans ce qui s'inaugure dans les commencements et donne l'impulsion pour la suite.

Mon expérience notamment chez Deligny comme en sénologie , ces lieux périphériques et cependant déterminants éveillaient son attention sur le désir qui y était à l'œuvre.

La sortie de son livre avait été pour moi importante dans la mesure où je connaissais les difficultés de bien des psychologues à travailler dans les services de médecine, leurs plaintes répétées de ne pas réussir à y trouver une place ou à l'inverse leur souci de tenir une place de psychothérapeute envers et contre tout et notamment contre leurs collègues médecins et infirmiers.

Le livre d'Andrée témoignait justement de cette possibilité de soutenir une place de psychanalyste « dans des conditions qui ne s'y prêtent pas » comme elle l'écrit, à la fois en marge et en même temps au plus près des patients comme des soignants.

Face à cette effraction du réel qu'est le cancer, les processus de mort qui y opèrent aussi bien sur les patients eux-mêmes que sur les soignants, Andrée témoignait de sa place de truchement, truchement entre patients et soignants, entre le patient et l'atteinte de son corps. Place de truchement qui supposait de sa part une certaine délocalisation, au plus près de l'inattendu, de la marge, dans une temporalité élastique nécessitant sans cesse une inventivité dont témoignent le récit des situations qu'elle a rencontrées et qu'elle rapporte dans son livre.

Je prendrais pour exemple cette patiente « au trou dans la tête » où on voit Andrée, absente du service mais saisissant l'urgence de la situation de cette femme agitée, aux propos incohérents qu'elle aura en entretien par trois fois au téléphone au cours de cette journée et qui a , à ce moment-là, comme elle l'écrit « la présence d'esprit » de demander à l'infirmière si elle a vu ce dont parle cette patiente. C'est cette « présence d'esprit » au milieu de cette journée chaotique qui permet à l'infirmière de constater qu'une mèche de cheveux a été coupée sur le dessus de la tête de cette patiente par la mère de celle-ci au motif de la donner à un guérisseur et qui amène Andrée, alors que la patiente continue d'insister sur le trou, lors de l'entretien qui a suivi, de restituer au signifiant trou vécu dans l'affolement angoissé, sa dimension d'ouverture. Cette inventivité dans l'interprétation permet aussitôt à la patiente d'associer sur la fermeture et la possibilité de vivre qu'elle y entrevoit. Cet exemple, mais il y en a bien d'autres, nous montre Andrée à l'œuvre, même à distance du service, à la fois à l'écoute du désarroi de la soignante, tenir pour vrai le dire de la patiente et en même temps pouvoir offrir à celle-ci la polysémie du mot trou qui de gouffre ouvert par la mort peut s'entendre comme trou de l'ouverture qui se situe du côté de la vie. Cela témoigne de cette capacité qu'avait Andrée de soutenir une écoute analytique au plus près du désarroi des soignants face à la violence manifestée par cette patiente qui pourra par la suite faire retour sur les traumatismes de son histoire.

Ce livre n'est pas né de sa seule volonté, c'était bien plus celle de ses amis, de ses jeunes collègues engagés dans ces services de cancérologie qui souhaitaient que des traces subsistent de ce parcours d'Andrée qui avait su se mettre à l'heure des patients en proie à la discordance des temps, celle du temps psychique du patient atteint d'un cancer et celle du temps des impératifs de la médecine.

Elle était très surprise et un peu embarrassée de l'intérêt que ce livre suscitait, non par modestie mais plus simplement du fait qu'elle avait fait son travail et que chacun avait à faire son chemin.

Mais venir le présenter à Strasbourg le 6 février 2015, était pour elle d'une autre dimension, plus intime, plus délicate, source d'émotions contradictoires face à un passé qui remontait à la surface. Elle avait 92ans.

Si Strasbourg avait été le lieu, après la guerre, de ses études à l'université, l'importance qu'avait eu pour elle le professeur Lagache, l'Alsace était aussi ce lieu où elle n'était pas revenue depuis très longtemps, là où des villages s'étaient brutalement vidés, dans le silence, des familles juives déportées.

Andrée ne voulait pas, absolument pas, que je parle publiquement à la librairie de son engagement dans la résistance. Ceci était pour moi une énigme, un silence revendiqué, que j'ai respecté bien sûr, sans doute à l'instar de ce silence qui pèse parfois lourdement dans les familles.

L'Alsace du fait même de son histoire connaît cette douleur silencieuse qui aujourd'hui encore peine à se lever. Il y a dans l'actualité locale d'aujourd'hui des affrontements douloureux de la part d'un certain nombre de pasteurs luthériens, qui à titre individuel du fait de ce qui a pu se passer dans leur famille, interrogent l'histoire de l'église protestante au temps de l'occupation nazie et celle des représentants des historiens patentés qui peinent à ouvrir les archives qu'ils auraient pourtant sous la main. Des vifs débats ont eu lieu lors d'un colloque qui s'est tenu à la faculté de théologie protestante de Strasbourg les 16 et 17 novembre 2023 sur « le protestantisme et les pasteurs alsaciens entre 1940 et 1945 ». On voit combien il est difficile 80 ans après, quand bien même il s'agit de colloque scientifique, de pouvoir parler de ce qui a eu lieu sur cette terre déchirée.

Mais le lendemain de cette présentation publique, nous sommes allés dans le village de Gundershoffen, celui de sa maison de famille, passée dans d'autres mains, celui de la synagogue qui n'en est plus une, celle des maisons des propriétaires enrichis, ce village de Gundershoffen d'où ses deux parents avaient été déportés puis morts en cas de concentration.

Andrée marchait lentement dans le village, souvent silencieuse, émue que nous soyons à ses côtés Claude Noëlle Pickmann, Jacques Irrmann et moi. Claude Noëlle, qui l'avait accompagnée dans le trajet Paris Strasbourg, lui avait donné la force de ce parcours qu'elle souhaitait et redoutait tout autant.

Nous sommes allés au cimetière sur la tombe de son frère qui avait été maire de Gundershoffen et puis nous avons voulu voir le cimetière juif. Ce n'était pas sans appréhension car il y avait eu les temps précédents un certain nombre de

cimetières juifs qui avaient été profanés dans des villages alsaciens voisins. Heureusement cela n'a pas été le cas de celui de Gundershoffen.

Mais le cimetière entouré de son mur avait porte close et pour pouvoir y entrer il fallait une clé, dont on a fini par apprendre qu'elle était déposée dans la petite maison d'un voisin chez qui nous sommes allés sonner et qui ce dimanche après-midi-là a été très ému de cette visite inattendue de cette dame âgée qui revenait dans ce lieu de son enfance et à laquelle il manifestait tout son respect. Il nous a fait comprendre qu'on pouvait disposer de tout le temps qu'on voulait.

Avec ces grandes allées bordées de grands arbres, le cimetière avec ses nombreuses tombes anciennes s'étend paisiblement sur une petite colline.

Nous nous y sommes promenés lentement, longuement, dans le froid hivernal de ce jour-là, Andrée ne cessant de répéter combien elle était heureuse d'avoir pu y venir. Pudique elle gardait pour elle ce qu'elle éprouvait mais droite, emmitouflée dans son grand manteau elle portait son regard lumineux sur chacune des tombes qu'elle reconnaissait. Le souvenir que je garde d'Andrée a trait à ce regard qui par-delà la tristesse, la douleur sans doute, gardait la luminosité du vif de son désir.

Ce retour à Gundershoffen a scellé entre nous quatre des liens d'amitié qui nous ont donné par la suite de belles occasions de rencontres, chez elle autour de ses dîners aux compotes de fruits inoubliables, de visites dans sa maison de campagne et des ballades dans son parc aux arbres remarquables, le liquidambar dont elle nous racontait l'histoire, les évocations de la vie qui avait été la sienne dans cette campagne avec Louis Beirnaert. Sa vie de femme.

Ce voyage à Gundershoffen tout à la fin de sa vie est resté pour elle quelque chose d'infiniment précieux, dont elle a souvent parlé, comme le témoignage que, malgré les coups du réel, une transmission aura été possible.

*Marie Pesenti-Irrmann
Psychanalyste à Strasbourg*

*

À la mémoire d'Andrée

Jacques Sédat

« Redonner un sens plus pur aux mots de la tribu »

Stéphane Mallarmé

Après tous ces exposés passionnants essentiellement centrés sur la possibilité d'une place pour la psychanalyse à l'hôpital qui ont surtout porté sur l'activité pionnière d'Andrée dans le champ hospitalier, je voudrais apporter mon témoignage personnel. Je l'ai connue un peu près en même temps que Louis Beirnaert qui fut très proche d'elle. Ce sont eux qui m'avaient conseillé d'entreprendre mon analyse avec François Perrier.

Nous avons plusieurs points communs, la Résistance, mes parents étaient de sa génération. Cela nous avait donné le sens d'une indépendance intellectuelle de pensée. Comme mes parents, j'avais repris la devise du Maréchal de Lattre de Tassigny « Se garder libre ».

Il y avait aussi toute la culture des arts et de la littérature de l'Empire austro-hongrois avant son effondrement après la Première guerre mondiale, qui anticipait la destruction qui allait suivre. Cette fin du monde qu'avait vécu Freud, nous la partagions. Andrée avec son histoire et celle de sa famille. Moi pour des raisons culturelles et linguistiques, comme accès à l'œuvre de Freud. Nous partagions ensemble l'univers de Freud.

Ce fut aussi une longue amitié pendant plus de 50 ans. Elle m'avait dédié ainsi son livre : « À Jacques, compagnon avisé et amical de longues années de travail, affectueusement Andrée ».

Après 68, nous avons organisé tous les deux un groupe de parole d'une dizaine de personnes qui se réunissait une fois par mois sur un an. Nous avons fait cette expérience plusieurs années de suite. Ce fut ma première expérience, ma première collaboration avec Andrée. Il s'agissait de réapprendre à parler. Nous ne sommes pas propriétaires des mots, dans la mesure où ils sont offerts à l'autre, dans une parole allocutive qui permet un partage avec celui-ci. Les mots ont une histoire mais chacun a aussi sa propre langue, son idiome liés à son histoire individuelle. Pour parler à l'autre, il faut avoir apprivoisé sa propre langue. Nous ne nous étions pas mis en position de « superviseur » mais un parmi d'autres. Cet engagement se rapprochait de la parole en analyse, et de

l'écoute qu'il faut en avoir à partir de notre silence. Comme l'écrit Andrée : « La parole adressée au psy crée donc un lieu pour quelque chose qui n'avait sa place jusque-là, à savoir la dimension subjective de la maladie ». ³⁰

Un admirable exemple nous est donné par l'écrivain américain James Agee dans *Louons maintenant aux grands hommes* ³¹. Une enquête de journaliste commandée par *Time Life* avec le photographe Walker Evans. Il s'agissait de relater la vie de trois familles de métayers blancs et misérables en Alabama, en 1936, pendant la Grande Dépression et ce pendant 6 semaines. Au lieu de se comporter comme des journalistes, sans affect, décrivant cette situation de l'extérieur, ils ont vécu et partagé leur existence en apprenant leur propre langue. Dès lors, la rencontre a pu avoir lieu en partageant leur vie. *Time life* ne publia pas ce témoignage considéré comme non journalistique. Ils en firent ce livre publié en 1939.

Ce travail avec Andrée fut proche de notre expérience pour retrouver notre propre parole après les événements de 1968, pour les participants et pour nous deux.

Andrée était très pudique et très réservée sur son histoire et sur l'événement tragique qui a déterminé son rapport à la vie. Elle m'avait raconté un jour la disparition de ses parents enlevés par les Allemands.

Un vide dans son histoire, un précipice, un gouffre sans fond qui l'a confronté à un deuil impossible de n'avoir pu dans un adieu accéder au partage réciproque dans une parole. Elle a appris à ce moment-là, le prix et le poids d'une parole qu'on peut partager. Elle y fit face par l'engagement.

Dans *Le Monde d'hier*, l'ami de Freud, Stefan Zweig, après l'effondrement de l'Autriche en 1918, écrit à propos d'un de ses amis : « Chez Rathenau, je senti toujours qu'avec son incommensurable intelligence le sol lui manquait sous les pieds ». ³² Il avait perdu ses racines. J'avais cité un jour cette remarque à Andrée : « Le sol lui manquait sous les pieds ». Elle reconnaissait qu'il lui eut été possible pour elle, devant ce vide, d'être aspirée dans un trou noir qui l'eut empêché de vivre. Elle en est sortie par la décision de l'action. « *The readiness is all* », « Être prêt, c'est tout ». Être prêt, un point c'est tout, selon un adage anglais. C'est de notre disposition intérieure, de notre chemin intérieur qu'un agir est possible pour décider de s'inscrire dans l'action.

Dans tous ses travaux, dans ses engagements, elle arrivait sans parole, elle avait su ce que c'était. Elle se mettait à l'écoute de la parole de l'autre, sans préalable théorique. Son écoute se fondait sur la possibilité et la disponibilité de parler la langue de l'autre pour être entendu. Cette modestie et cette simplicité renvoyait à son histoire et à son analyse. Elle retenait de son expérience le déracinement, confrontée au vide, elle privilégiait une parole qui ouvre un chemin à l'autre.

³⁰ Lehmann, A. (2014). *L'atteinte du corps : une psychanalyste en cancérologie*. Érès, p. 186.

³¹ Tout le contraire de Jack London avec *Le Peuple d'en bas* en 1902 où il se situait comme observateur extérieur.

³² Zweig, S. (2016). *Le Monde d'hier*. Folio. Essais, p. 5.

En 2020, au moment du COVID, j'ai eu une hospitalisation où seulement deux personnes pouvaient me rencontrer en alternance. Très souvent elle demandait de mes nouvelles à mon neveu et dans de longs échanges elle analysait ma situation absurde avec des mots qu'on retrouve aujourd'hui dans Madame Vertige de Danièle Brun. Tout était dit. Toutes les théories médicales et hospitalières dans lesquelles j'avais été fiché, elle les comprenait et cela a aidé ma famille dont j'étais exilé. Sa pratique c'était de permettre à quelqu'un, d'accéder à son humanité à partir de ses propres paroles.

Nous avons très souvent discuté de la terminologie et de la traduction d'un terme de Freud. Un jour je lui avais demandé : Sais-tu où Freud a écrit : « Freud nous a confié nous-même à nous-même, telle est l'autorité de Freud » ? Nous partagions beaucoup d'humour en privé. Elle ne connaissait pas cette phrase et je lui donnais la réponse. Ce propos vient d'un prélat du XVIIe siècle, le cardinal de Bérulle : « Dieu nous a confié nous-même à nous-même, telle est l'autorité de Dieu ». Nous avons ainsi souvent plaisanté sur le cardinal Freud.

Cette phrase anticipe de façon quasi prémonitoire ce qu'est l'expérience psychanalytique. Pas d'étayage sur le « grand homme », sur une théorie, mais trouver seul son chemin, dont on ignore l'issue.

Pour reprendre l'expression de Heidegger, *Holzweg* un sentier de forêt dans lequel, seul, on trace son chemin, « un chemin qui ne mène nulle part ».³³

Telle était la conception de la transmission de la psychanalyse que nous partagions.

Ne pas mettre nos mots (*einreden*) dans ceux de l'autre, mais lui ouvrir un espace de parole, une possibilité de parler (*reden*).

Jacques Sédat
psychanalyste à Paris

*

³³ Heidegger, M. (1962). *Chemins qui ne mènent nulle part*. (Traduit par W. Brokmeier). Éditions Gallimard.

Bibliographie des textes d'Andrée Lehmann

- Une approche psychanalytique en cancérologie, *L'archaïque et la mort* *Patio n°12*, éd. De l'éclat 1989, pp.135-147
- *Lorsque la vie hésite*, Clinique du Réel en médecine et en psychanalyse *Journal Che vuoi ? n°10/11*, L'harmattan. Colloque que le *Journal Che Vuoi?* avait organisé les 21 & 22 Novembre 1992
- La méthode psychanalytique en cancérologie, *États du corps*, n°5 -1994 , éd. Érès,
- Psychanalyse et génétique, *Moments psychotiques dans la cure*, *Revue Che Vuoi?*, n°9, 1998, pp.127-136
- Témoignages sur SFP et EFP in table ronde, *La formation des psychanalystes*, *Che vuoi ? n°15*, 2001
- Le psychanalyste à l'hôpital, *Loin du divan ? Des psychanalystes dans les structures de santé*, *Che vuoi?* n°17, 2002, pp.71-88
- 1945, Strasbourg, le chaos, *Destins des traces*, *Che vuoi?* n°23, 2005, pp.125-128
- Traces de l'histoire dans la maladie. Histoire de Mathilde, *Destins des traces*, *Che vuoi?* n°23, 2005, pp.157-168
- Les deux cliniques ou Un "trouble de l'identité", *Psychanalyse et psychopathologie*, *Che vuoi ? n°33*, 2010, pp.29-34
- L'atteinte du corps, Une psychanalyste en cancérologie, *coll. Singulier-Pluriel*, Érès, 2014 & 2022 (2ème édition)
- Penser dans la tourmente. La psychanalyse et les interdits de penser *Che vuoi ? n° 6-2022*, pp.229-234

*